

CLAVE

DEL

MÉTODO DE OLLENDORFF

PARA APRENDER

EL FRANCÉS

T. SIMONNÉ

NUEVA EDICIÓN

JEG

1. French language – Exercises and readers

RFR

CLAVE

DE LOS EJERCICIOS CONTENIDOS EN EL

MÉTODO PARA APRENDER Á LEER, ESCRIBIR Y HABLAR

EL FRANCÉS

SEGÚN EL SISTEMA DE

OLLENDORFF

POR

TEODORO SIMONNÉ

PROFESOR DE LENGUAS

NUEVA EDICIÓN

CORREGIDA POR EL DR. A. SOLER



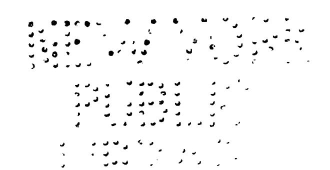


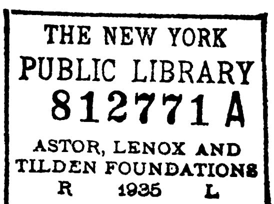
D. APPLETON Y COMPAÑÍA

CHICAGO NEW YORK LONDON

1921







Printed in the United States of America

CLAVE DE LOS EJERCICIOS.

1er. *Exercice.*

Avez-vous un domestique?—Oui, monsieur, j'ai un domestique.—Avez-vous un chien?—Oui, j'ai un chien.—Quel chien avez-vous?—J'ai le chien de l'homme.—Avez-vous le papier de mon enfant?—Oui, j'ai le papier de votre enfant. —Quel thême avez-vous?—Le thême de votre enfant.—Avez-vous le pain?—Quel pain, monsieur?—Le pain de l'enfant du domestique.—Oui, monsieur.—Avez-vous le chien de l'homme?—Oui, j'ai le chien de l'homme.—Avez-vous le papier?—Quel papier, monsieur?—Le papier de l'homme.—Oui, monsieur, j'ai le papier de l'homme.—Quel pain avez-vous?—J'ai le pain du domestique.—Quel papier avez-vous?—J'ai votre papier.—Avez-vous le thême de mon enfant?—Oui, monsieur.

2e. *Exercice.*

Avez-vous ce livre?—Oui, monsieur, je l'ai.—Avez-vous le thême de Louis?—Je n'ai pas le thême de Louis.—Quel thême avez-vous?—J'ai mon thême, monsieur.—Avez-vous le chien de cet homme?—Je ne l'ai pas; Jean l'a.—Avez-vous le pain de ce domestique?—Oui, monsieur, je l'ai.—Avez-vous mon bas de coton?—Non, monsieur; cet enfant l'a.—Avez-vous mon crayon?—Votre crayon? Non, monsieur, je ne l'ai pas.—Avez-vous ce livre de papier de coton? —Je n'ai pas le livre de papier de coton; j'ai ce livre de papier de lin.—L'avez-vous?—Oui, monsieur.—Jean n'a pas mon porte-crayon, l'avez-vous?—Je ne l'ai pas.—Quel porte-crayon avez-vous?—Mon porte-crayon d'or.—Jean!—

Monsieur.—Avez-vous le bas de fil de mon fils?—Le bas de votre fils?—Oui, le bas de fil de mon fils.—Non, monsieur, je ne l'ai pas.—Louis, quel pain avez-vous?—J'ai le pain de seigle du chien.—L'avez-vous?—Oui, monsieur.

3e. *Exercice.*

Cet homme a-t-il son habit?—Il n'a pas le sien.—Il n'a pas le sien?—Non, monsieur, il n'a pas le sien; il a celui du voisin.—Celui de drap?—Oui, monsieur, celui de drap. —Votre père a-t-il un fusil?—Oui, monsieur, il a le mien.—A-t-il son chien?—Il n'a pas le sien, il a le mien.—Jean, avez-vous mon vin?—Je n'ai pas le vôtre, j'ai celui du domestique.—Je n'ai pas mon habit de drap, l'avez-vous?—Non, monsieur, je ne l'ai pas.—Cet enfant a-t-il son crayon? —Il n'a pas son crayon, il a son porte-crayon.—Celui d'or? —Non, monsieur; celui d'argent.—Ai-je le vôtre?—Vous n'avez pas le mien; vous avez celui de Jean.—Cet enfant a-t-il son fromage?—Il n'a pas le sien.—Quel fromage a-t-il?—Celui de son frère.—Je n'ai pas mon pain; avez-vous le vôtre?—Oui, je l'ai.—Cet enfant n'a pas son papier; Louis l'a-t-il?—Louis n'a pas le papier de l'enfant, il a le sien.—Quel pain (a ce chien) (ce chien a-t-il)?—Il a le pain de seigle.—Quel fromage avez-vous?—Celui de mon voisin.—Votre voisin a-t-il son drap?—Il n'a pas le sien, il a celui de son frère.—Avez-vous votre thême?—Je l'ai.—Quel thême avez-vous?—J'ai le troisième.—Quel vin a le domestique de votre frère?—Le domestique de mon frère a le vin de mon voisin.—Le père de Louis a-t-il le mien?—Il n'a pas le vôtre, il a celui de son enfant.—Celui de son enfant?—Oui, monsieur.—Je n'ai pas mon porte-crayon d'or, l'avez-vous?—Non, monsieur.

4e. *Exercice.*

Pierre, me voyez-vous?—Oui, je vous vois.—Voyez-vous l'oiseau que j'ai?—Je ne le vois pas.—Quel oiseau voyez-

vous?—Je ne vois pas celui que vous avez; je vois celui que vous ne voyez pas.—Voyez-vous mon ami?—Oui, monsieur, je le vois.—Le maître vous voit-il?—Quel maître?—Le maître de Pierre.—Oui, il me voit.—Louis, voyez-vous le négociant qui a un cheval?—Je ne vois pas celui qui a un cheval; je vois celui qui a un chien.—L'écolier qui a un verbe me voit-il?—Il ne vous voit pas.—Le voyez-vous?—Oui, je le vois.—Voyez-vous le livre qu'il a?—Je ne le vois pas.—Je ne vois pas mon thême; le voyez-vous?—Oui, je le vois; Louis l'a.—Louis, avez-vous mon thême?—Oui, je l'ai; le voyez-vous?—Oui, je vois celui que vous avez.—Je n'ai pas le sixième exercice; l'avez-vous?—Je n'ai pas le sixième, mais j'ai le cinquième.—Voyez-vous le verbe qu'a le second élève?—Je ne vois pas le verbe, mais je vois l'élève.—Voyez-vous le frère du négociant?—Je ne le vois pas, mais je vois son père.—Jean a-t-il le chien de son ami? —Il n'a pas celui de son ami, mais son ami a celui de Louis. —Pierre me voit, mais il ne voit pas mon frère.—L'homme qui a le pain de seigle du chien de mon voisin n'a pas le vin du domestique.—Non?—Quel vin a-t-il?—Celui de l'enfant qui ne voit pas. De l'enfant qui ne vous voit pas?—Non, monsieur, de l'enfant qui ne voit pas.—Voyez-vous l'ami du tailleur qui a mon drap?—L'ami du tailleur n'a pas votre drap, le tailleur l'a.—Vois-je le porte-crayon d'or que vous avez?—Vous ne voyez pas celui que j'ai, mais vous voyez celui que le négociant a.

5e. *Exercice.*

Voyez-vous la maison de la femme?—Non, monsieur, je ne vois pas la maison de la femme, mais je vois la maison de la sœur de Pierre.—Avez-vous ma plume?—Votre plume? Oui, monsieur.—Avez-vous la chaise de ma fille? —Non, monsieur, je n'ai pas la chaise de votre fille; j'ai sa plume.—Votre sœur a-t-elle la robe de laine de la femme de Pierre?—Elle n'a pas la robe de laine de la femme de Pierre; elle a la robe de soie de ma sœur.—Cette fille a-t-elle la table de ma chambre?—Elle n'a pas la table de votre

chambre; elle a la chaise de la femme du domestique.—Voyez-vous notre église?—Je vois l'église de mon père, mais je ne vois pas notre église.—Jean a-t-il la clef de la porte de la chambre de la femme de mon domestique?—Non, monsieur.—Louis, voyez-vous la fille qui a la vache de cette femme?—Je vois la vache, mais je ne vois pas la fille.—Votre sœur a-t-elle la chaise de l'église?—Ma sœur n'a pas la chaise de l'église; elle a la table de ma chambre.—Voyez-vous la maison de mon voisin?—Je ne vois pas la maison de votre voisin; je vois l'église.—Cette fille a-t-elle sa plume? —Non, monsieur; elle a la plume de sa sœur. Ai-je ma plume?—Vous n'avez pas votre plume; vous avez votre porte-crayon d'or.—L'ai-je?—Oui, vous l'avez; je le vois.—Voyez-vous la femme qui a une robe de soie?—Je vois la femme, mais elle n'a pas une robe de soie; elle a une robe de laine.—Voyez-vous la porte de la chambre du négociant? —Oui, monsieur.

6e. *Exercice.*

Cette dame voit-elle la fleur de ma voisine?—Oui, elle la voit.—Voit-elle votre mère?—Elle ne la voit pas.—Je n'ai pas ma plume; avez-vous la vôtre?—Je n'ai ni la mienne, ni la sienne; j'ai celle de Pierre.—Voyez-vous madame Florès?—Je ne la vois pas, mais je vois sa fille.—Avez-vous votre robe?—Quelle robe, madame, celle de soie, ou celle de laine?—Celle de soie.—Je ne l'ai pas; ma cousine l'a. Voyez-vous l'église du village?—Je la vois, mais Pierre ne la vois pas.—Quelle robe cette dame a-t-elle?—Elle a une robe de laine.—Quelle clef a le domestique?—Quel domestique?—Celui de ma cousine.—Il a la clef de ma chambre. —De votre chambre, ou de la mienne?—Oui, celle de ma chambre.—Quel porte-crayon a madame Olivarès?—Le sien, madame.—Madame Ortiz a la fleur de la fille du négociant; la voyez-vous?—Je vois la dame, mais je ne vois pas la fleur.—Voyez-vous ma cousine et mon frère?—Je vois votre cousine et votre frère.—Avez-vous mon papier et ma plume?—J'ai votre papier, mais je n'ai pas votre plume.—Voyez-vous l'église et la maison?—Je ne vois ni l'église ni la

maison.—Avez-vous le drap de soie ou celui de laine?—Ni celui de soie, ni celui de laine.—Voyez-vous madame Ramon et sa cousine?—Je vois sa cousine, je ne vois pas la dame.—Pierre, Pierre!—Madame.—Avez-vous mon porte-crayon d'or?—J'ai celui d'argent, et ma sœur a celui d'or.—Le mien?—Oui, madame, le vôtre.—Pierre, je n'ai pas mon thême ni celui de Jean.—Jean a le vôtre, et j'ai le sien.

7e. *Exercice.*

Avez-vous les livres de mes frères?—Non, mesdames, je ne les ai pas.—Voyez-vous les moulins, les batardeaux et les biez?—Je vois les biez et les batardeaux, mais je ne vois pas les moulins. Quels bateaux voyez-vous?—Je vois les bateaux de mes amis les négociants.—Voyez-vous les gouvernails?—Oui, monsieur, je les vois.—Avez-vous les bijoux de ces dames?—Je n'ai pas les bijoux, j'ai les éventails de ces dames.—Jean voit-il les neveux de mes amis?—Il ne les voit pas.—Voyez-vous les églises de ces villages?—Je ne vois ni les églises ni les villages.—Avez-vous les noix des fils des domestiques?—Les noix?—Oui, les noix.—Je ne les ai pas; j'ai les choux des fils des domestiques.—Quelles dames voyez-vous?—Je vois madame B. et madame D.—Les voyez-vous?—Oui, je les vois.—Cette dame a-t-elle ses bijoux et ses éventails?—Elle a ses éventails, mais elle n'a pas ses bijoux.—Voyez-vous les clochers des églises?—Oui, je les vois.—Vois-je les fleurs de ces bois?—Vous les voyez.—Les vois-je?—Oui, monsieur.—Je vois les biez de ces moulins; les voyez-vous?—Je ne les vois pas; mais je vois les arbres des bois.—De quels bois?—Des bois de mes neveux.—Quelles maisons voyez-vous?—Les maisons des villages.—Voyez-vous les fils, les moulins, les batardeaux, les biez, les bois, les feux et les bateaux de ces hommes?—Non, monsieur; mais je vois les bijoux, les éventails, les joujoux, les noix, les choux, les nez et les neveux de ces femmes.

8e. *Exercice.*

Pierre, ces écoliers ont-ils leurs livres, leur papier et leurs crayons?—Ils ont leurs livres, mais ils n'ont ni leur papier ni leurs crayons.—Quels crayons ont-ils?—Ils ont ceux des fils de nos amis.—Ces dames voient-elles ces fleurs-là?—Elles les voient.—Où les voient-elles?—Dans les jardins et dans les bois.—Quels moulins voyez-vous, messieurs?—Nous voyons ceux des villages et ceux de ces lieux-là.—Quels bijoux ces dames ont-elles?—Elles ont les leurs et ceux des filles de nos voisins.—Où les ont-elles?—Elles les ont dans leurs chambres.—Jean, avez-vous nos gants ou les vôtres?—Je n'ai ni les miens ni les vôtres; j'ai ceux de mon tailleur.—Messieurs, voyez-vous les bateaux de ces négociants?—Nous ne les voyons pas, mais nous voyons ceux de monsieur Noble.—Où voient-ils mes chevaux?—Ils les voient dans les jardins des fils de madame David.—Je vois les domestiques des messieurs Bard; les voyez-vous?—Nous ne les voyons pas. Où les voyez-vous?—Je les vois dans les bateaux de leurs amis.—Ai-je vos bois ou ceux de mes neveux?—Vous n'avez ni les miens ni ceux de vos neveux?—Quels bois ai-je?—Ceux de madame D.—Voient-ils mes batardeaux et leurs biez?—Ils voient les batardeaux, mais ils ne voient pas les biez.—Mesdames voyez-vous ces fleurs-là?—Quelles fleurs, messieurs?—Celles de ces bois-là.—Ces dames les voient; madame Andrea ne les voit pas.—Vous avez nos chaises dans vos chambres.—Nous ne les avons pas dans nos chambres.—Où les avez-vous?—Dans notre cuisine.—Je ne les vois pas dans la cuisine.—Vous ne les voyez pas, mais la cuisinière les a et les voit dans sa cuisine.

9e. *Exercice.*

Louis est-il très-prudent?—Il n'est pas très-prudent, mais il est très-aimable.—Où est-il?—Il est dans la petite chambre de son frère.—Qu'a-t-il dans cette chambre-là?—Il a son bon papier et ses plumes pareilles aux vôtres.—

Voyez-vous ces dames-là ?—Lesquelles ?—Celles qui sont dans le salon (dans la salle).—Oui, je les vois.—Quelle est la sœur du négociant ?—Celle qui a une jolie robe de soie.—Les femmes de ce village-là sont-elles charitables ?—Elles sont très-bonnes et très-charitables.—Lesquelles voyez-vous ?—Celles qui sont prudentes et sensées.—Votre domestique est-il honnête ?—Il est très-honnête et très-poli.—Qui est prudent ?—L'homme sensé.—Qui est joli ?—La femme aimable.—Pierre !—Monsieur.—Êtes-vous dans la salle à manger ?—Non, monsieur; je suis dans la salle.—Où sont mes amis Jean et Louis ?—Jean n'est pas ici, et Louis est dans le jardin; le voyez-vous ?—Notre église est très-grande, mais elle a un petit clocher.—Les femmes de ce village-là sont bonnes, charitables et polies.—La fille que vous voyez là est muette.—Est-elle muette ?—Oui, monsieur; mais elle est très-sensée.—Elle n'est pas pareille aux filles du moulin qui sont très-cruelles.—Les chiens que vous avez dans votre jardin sont très-cruels.—Ceux que nous avons dans le jardin sont bons, et pareils aux vôtres.—Les fleurs que je vois sont très-jolies.—Où voyez-vous ces jolies fleurs ?—Dans les grands jardins de nos voisins.—Elles sont pareilles à celles qui sont dans les bois du village.—Lesquelles sont pareilles ?—Celles de nos bois.

10e. *Exercice.*

Êtes-vous heureux ?—Je suis heureux.—Les femmes de ce village-là sont-elles heureuses ?—Elles sont très-heureuses.—Qui est jaloux dans cette maison ?—Mes sœurs sont jalouses.—De qui sont-elles jalouses ?—Des filles de notre voisine.—Les filles de votre voisine sont-elles actives ?—Elles ne sont pas très-actives, mais elles sont tres-vives.—Les dames qui sont dans le salon sont vertueuses et charitables, mais leurs frères ne sont pas heureux parce qu'ils sont très-jaloux.—De qui sont-ils jaloux ?—De leurs femmes.—Sont-ils heureux ?—Non, monsieur, parce que ceux qui sont jaloux ne sont pas heureux.—Pourquoi les sœurs de Pierre sont-elles actives ?—Parce qu'elles sont très-

vives.—Qui a une robe neuve?—Ma fille, monsieur.—Est-elle satisfaite de sa robe?—Oui, elle est satisfaite.—Ces tailleurs ont-ils des habits neufs?—Ils ont des habits, mais ils ne sont pas neufs.—Cette fille est-elle contente parce qu'elle a une robe neuve?—Oui, madame, elle est très-contente.—Celles qui sont jalouses sont-elles heureuses?—Elles ne sont pas heureuses.—Pourquoi ces écoliers sont-ils actifs?—Parce qu'ils sont très-vifs.—Ne voyez-vous pas mes habits neufs?—Si fait, je les vois.—Ne voient-ils pas les églises de ces villages-là?—Si fait, ils les voient.—Ne les voyez-vous pas?—Si fait, je les vois.—Cette fille n'est-elle pas très-active?—Oui, monsieur, elle est très-active.—N'avez-vous pas un domestique très-actif?—Oui.—Votre élève a-t-il de la mémoire?—Il a de la mémoire, de l'esprit et de la patience.—Ce négociant a-t-il des étoffes neuves?—Il a des étoffes neuves qui sont très-bonnes.—Qu'a le domestique?—Il a du pain, du vin et du fromage.—Avez-vous de la soie et du coton?—J'ai de la soie, du coton et des étoffes neuves.—Ces écoliers ont-ils de la mémoire?—Ils ont de la mémoire et de l'esprit.—Voyez-vous des hommes dans la rue?—Je vois des hommes et des femmes.—N'êtes-vous pas heureux?—Si fait, je suis heureux, car je ne suis pas jaloux.

11e. *Exercice.*

Avez-vous des amis?—Oui, monsieur, j'en ai.—Votre père a-t-il de la patience?—Il n'en a pas beaucoup, parce qu'il est très-vif.—Le monsieur que je vois dans le salon a-t-il de l'ambition?—Oui, il en a beaucoup, et il est très-envieux.—Jean, avez-vous du vin, du pain et du fromage? Oui, j'en ai.—Je vois du pain et du vin dans la cuisine, mais je ne vois pas de fromage; où est-il?—Dans ma chambre.—Je n'ai pas de papier; en avez-vous?—Je n'en ai pas, mais Pierre en a.—Ces petites filles ont-elles des robes neuves?—Oui, elles en ont; mais elles ne sont pas de soie.—Cet enfant a-t-il de la mémoire et de l'esprit?—Il a de l'esprit; mais de la mémoire, il n'en a pas.—Avez-vous des domestiques trompeurs et menteurs?—J'ai des domes-

tiques, mais ils ne sont ni trompeurs ni menteurs; ils sont très-bons.—Ce négociant a-t-il des étoffes neuves dans son magasin?—Oui, il en a beaucoup.—Voyez-vous des arbres dans ce jardin-là?—Oui, j'en vois.—Où en voyez-vous?—Dans les bois.—Avez-vous de petites maisons et de grands jardins?—Je n'ai pas de petites maisons, mais j'ai de grands jardins.—Voyez-vous de belles fleurs dans les bois?—Oui, nous en voyons, mais celles que nous voyons ne sont pas dans les bois.—Où en voyez-vous?—Dans le beau jardin de Louis.—Ceux qui ont de l'ambition sont-ils heureux?—Ils ne sont pas heureux, parce qu'ils sont très-envieux.—Ce bel enfant a-t-il de l'esprit?—Oui, il en a.—Et ces belles petites filles, en ont-elles?—Elles n'en ont pas, mais elles ont beaucoup de mémoire.—Qui n'a pas d'ambition?—Ceux qui sont sensés n'en ont pas.—N'avez-vous ni patience ni mémoire?—Je n'ai pas de patience parce que je suis très-vif, mais j'ai de la mémoire.—Le domestique n'a-t-il ni pain ni eau?—Il n'a ni pain ni eau.—Cet homme-là est très-pauvre: il n'a ni argent, ni pain, ni eau.—Pourquoi cet homme est-il malheureux?—Parce qu'il a de l'ambition; mais il n'a ni courage ni esprit.—Ne voyez-vous ni ma maison, ni mon jardin, ni mes moulins?—Je vois votre maison, mais je ne vois ni vos jardins, ni vos moulins; Pierre ne voit ni votre maison, ni votre jardin, mais il voit vos moulins; et Jean ne voit ni votre maison, ni votre jardin, ni vos moulins.—Avez-vous de belles statues dans vos jardins?—Nous n'en avons pas, mais nos voisins en ont beaucoup dans les leurs.

12

Jean, combien de chaises avez-vous dans votre petite chambre?—J'en ai trois, monsieur.—Votre père a-t-il une maison?—Non, monsieur, il n'a pas de maison; il a un appartement.—Dans quelle maison a-t-il l'appartement?—Dans celle du tailleur.—Dans la neuve?—Oui, monsieur, car il n'en a pas d'autre.—Oui, il en a encore d'autres; il en a deux autres dans le village.—Pierre n'est-il pas votre frère?—Oui, Pierre est mon frère.—En avez-vous d'autres?

—J'en ai encore trois.—Où sont-ils?—Dans les moulins que vous voyez là.—Je ne vois pas un seul moulin.—Ne les voyez-vous pas?—Je n'en vois pas un seul.—Avez-vous de l'argent, garçon?—Je n'ai pas un seul sou.—Avez-vous encore du pain?—Je n'en ai plus.—Et du vin, en avez-vous? —Non, monsieur. Je n'ai ni pain, ni vin, ni fromage.— Votre père a-t-il une belle statue dans son salon?—Il en a trois: une d'or et deux d'argent. Celle d'or est petite, et elle n'est pas très-belle; celles d'argent ne sont ni grandes ni petites, mais elles sont très-belles.—Cet homme ambitieux a-t-il des ennemis?—Il en a beaucoup.—Avez-vous encore des fleurs dans votre jardin?—Nous en avons encore. —Et vos voisines, en ont-elles encore?—Elles n'en ont plus. —Voyez-vous encore des garçons dans la rue?—J'en vois encore deux.—Ce garçon est très-sot; il n'a pas une seule bonne idée.—Voyez-vous des oiseaux dans le jardin?—Je n'en vois pas dans le jardin, j'en vois dans le bois.—En voyez-vous encore?—Oui, j'en vois encore trois dans les arbres.—Je n'ai pas mon livre, l'avez-vous?—Non, monsieur; car je n'ai pas un seul livre.—Pas un seul livre!— Non, monsieur, je n'en ai pas un seul.—Ce pauvre enfant a-t-il encore du pain?—Oui, madame, il en a encore.— A-t-il de l'argent?—Oui, il en a.—En a-t-il beaucoup?—Il a trois sous.

13e. *Exercice.*

Ce jeune garçon a-t-il beaucoup d'aptitude?—Il n'en a pas beaucoup, mais il a autant de mémoire que d'esprit.— Notre domestique a-t-il autant de fromage que de pain?— Il a moins de fromage que de pain, mais il a plus de vin que d'eau.—Voyez-vous ces dames qui ont tant de graces?—Je n'en vois ancune.—N'en voyez-vous aucune dans le salon? —Oui, j'en vois; mais celles que je vois ont plus de mérite que de graces.—Ce poète-là a-t-il quelque esprit?—Oui, il en a beaucoup, et il a autant de modestie que d'esprit.— N'avez-vous pas moins d'ennemis que d'amis?—J'ai plus d'amis que d'ennemis; car je n'ai pas un seul ennemi, et j'ai trois amis.—En avez-vous trois?—Oui; un poète, un

auteur et un négociant.—Le poète a-t-il du mérite?—Oui, il en a; parce qu'il a autant d'aptitude que d'intelligence. —Votre ami a-t-il autant de tableaux que de statues dans son salon?—Il n'a pas autant de statues, mais il a plus de tableaux.—Ce négociant a-t-il moins d'or que d'argent? —Il n'a pas beaucoup d'argent, mais il a beaucoup d'or.—Pierre, avez-vous tout autant de pain que de fromage?—Oui, monsieur, j'en ai tout autant.—N'avez-vous guère d'eau?—Je n'ai guère d'eau, mais j'ai beaucoup de vin.—Messieurs, vos élèves ont-ils tout autant de mémoire que d'aptitude?—Ils ont beaucoup d'aptitude, mais ils n'ont guère de mémoire.—N'avez-vous pas beaucoup de plumes? —Non, monsieur, je n'en ai pas beaucoup; j'en ai trois.—N'evaz-vous pas moins d'ennemis que d'amis?—J'ai plus —N'avez-vous pas beaucoup de papier?—J'en ai un peu.—Avez-vous un peu d'encre?—Je n'en ai guère, mais Jean en a beaucoup plus.—Cet enfant a-t-il un peu d'intelligence?—Il n'en a guère.—A-t-il de l'aptitude et de la mémoire?—Oui, il a autant d'aptitude que de mémoire.—Voyez-vous autant de dames que de messieurs dans la salle? —Tout autant.—Ce poète-là a-t-il du mérite?—Oui, il a quelque mérite; mais il a plus d'ambition que de mérite.—Ces dames ont-elles quelques fleurs?—Elles n'en ont pas beaucoup.—Voyez-vous quelques oiseaux dans le jardin?—Je n'en vois pas un.—Votre ami a-t-il encore d'autres tableaux?—Il en a encore d'autres dans son appartement.—Avez-vous encore d'autres pommes?—J'en ai encore quelques-unes.—Et votre ami, en a-t-il quelques-unes?—Il n'en a aucune.

14e. *Exercice.*

Ne voyez-vous qu'une dame ici?—J'en vois trois.—Où voyez-vous ces messieurs-là?—Je ne vois pas ces messieurs-là, je ne vois que ces dames-ci.—En voyez-vous beaucoup? —Je n'en vois que deux.—N'en voyez-vous que deux?—Non, monsieur, je n'en vois que deux.—Combien de garçons voyez-vous dans mon jardin?—J'en vois quelques-uns. —Avec qui sont-ils?—Ils sont avec le domestique.—Ne

voyez-vous qu'un domestique?—Non, je n'en voit qu'un.—Avez-vous plusieurs thêmes?—Je n'en ai qu'un.—N'avez-vous que celui-ci?—Si fait, monsieur, j'en ai encore deux autres; mais je ne les ai pas ici.—Avez-vous quelques plumes?—Je n'ai que celle-ci, et elle n'est pas très-bonne.—Avez-vous des crayons?—J'en ai un.—Je vois que vous avez autant de crayons que de plumes.—Oui, tout autant.—Avez-vous du papier?—Oui, monsieur, j'ai du papier.—En avez-vous assez?—Je n'en ai pas assez; je n'en ai qu'une feuille.—Avez-vous assez d'encre?—J'en ai assez.—Pierre a-t-il assez des chaises dans sa chambre?—Il en a assez; mais les unes sont très-petites, et les autres très-grandes.—Ce négociant a-t-il assez d'or et d'argent?—Oui, il a assez de l'un et de l'autre.—Ces enfants ont-ils assez d'aptitude?—Les uns en ont, les autres n'en ont pas.—Messieurs, ne voyez-vous rien dans la rue?—Nous ne voyons rien dans la rue.—Ne voyez-vous rien de beau dans mon salon?—Si fait, nous voyons de beaux tableaux.—Les voyez-vous tous?—Nous ne les voyons pas tous, mais nous voyons toutes les statues.—Pierre, avez-vous assez de chocolat?—J'ai tout celui que vous voyez.—En avez-vous assez?—Je n'en ai pas assez.—Voyez-vous les chevaux et les chiens?—Je vois les uns et les autres.—Où voyez-vous les uns?—Dans le jardin.—Et les autres?—Dans la rue.—Voyez-vous ceux-là?—Je ne les vois pas tous.—Voyez-vous ceux-ci?—Oui, je les vois tous.—Voyez-vous les messieurs qui sont avec mon frère?—Je ne les vois pas tous; je n'en vois que deux.—Ai-je tout votre argent?—Vous ne l'avez pas tout, mais vous en avez beaucoup.—Du vôtre?—Oui, du mien.—Jean, tous mes amis sont-ils ici?—Non, monsieur, tous ne sont pas ici: car les uns sont dans la salle, et les autres dans le jardin avec votre frère.—Ont-ils tous des bouquets?—Les uns ont des bouquets, et les autres n'ont qu-une fleur.—Tous les hommes sont-ils ambitieux?—Pas tous, parce que tous n'ont pas d'ambition.—L'homme envieux est-il charitable?—Il n'a rien de charitable.—Qui est charitable?—Celui qui est vertueux.

15e. *Exercice.*

Êtes-vous aussi actif que votre frère?—Je suis plus actif, parce que je suis plus vif que lui.—Pierre n'est-il pas plus instruit que Jean?—L'un est aussi instruit que l'autre. —Cette dame-ci est-elle aussi aimable que celle-là?—L'une et l'autre sont très-aimables, mais celle-ci est plus belle que celle-là.—Le frère de Louis est-il aussi prudent que lui?—Il est moins prudent que lui, car il est plus ambitieux; et l'homme qui a de l'ambition n'est jamais aussi prudent que celui qui n'en a pas.—Cet homme n'est pas aussi riche que son ami le négociant, mais il est plus heureux que lui.—Oui; parce qu'il n'est pas aussi ambitieux.—Êtes-vous toujours satisfait?—Non; parce que je suis jaloux, et l'homme jaloux n'est jamais satisfait.—De qui êtes-vous jaloux?—De ce négociant-là, parce qu'il est trop riche; et moi, trop pauvre.—Du négociant qui est si riche?—Oui, de celui-là. —Les écoliers sont-ils toujours attentifs à la leçon?—Si la leçon est trop longue, ils ne sont pas toujours attentifs; car ils n'ont pas trop de patience.—Avez-vous trop de papier blanc?—J'en ai assez, mais pas trop.—Mon encre est trop blanche, la vôtre est-elle meilleure que la mienne?—La mienne est comme la vôtre, très blanche.—Votre chambre est-elle comme la mienne?—Oui, ma chambre est comme la vôtre, petite, mais très-jolie.—Cette dame a beaucoup de bonté et de modestie; elle est comme ma sœur, très-charitable.—Ces fruits sont-ils meilleurs que ceux que j'ai?—Mes poires sont comme les vôtres, mais mes pommes ne sont pas si (aussi) bonnes.—Jean, avez-vous une feuille de papier blanc?—Oui, j'en ai; mais il est comme le vôtre. Ne le voyez-vous pas?—Si fait, je le vois; mais il est plus blanc et meilleur que le mien.—Cette leçon n'est-elle pas trop longue?—Non, monsieur. Elle est longue, mais pas trop.—Vous avez beaucoup de patience, et vous êtes toujours satisfaits.

16e. *Exercice.*

Préférez-vous l'utile à l'agréable?—Oui, je le préfére.—L'hypocrite est-il heureux?—Il ne l'est pas, parce qu'il est envieux, et l'envieux n'est jamais heureux.—Que préfére le sage?—Le sage préfére le bon au beau.—La femme de votre ami est-elle aimable?—Oui, madame, elle l'est; elle est aussi aimable que madame N. que vous préférez à toutes les autres dames.—Je ne la préfére pas à toutes les autres, mais à celles qui ne sont pas aussi aimable qu'elle. Ai-je raison ou tort de la préférer?—Vous avez raison.—Ce pauvre enfant est-il muet?—Oui, il l'est; mais il est très-sensé.—Les ambitieux sont-ils heureux?—Ils ne le sont pas, car ils ne sont jamais satisfaits.—L'homme a-t-il raison d'être envieux?—Non, il a tort de l'être, parce que l'envieux est toujours malheureux.—Avez-vous envie d'étudier votre leçon?—Oui, monsieur, mais je n'ai pas le temps de l'étudier.—Vous avez tort de ne pas l'apprendre.—Je n'ai pas tort; car j'ai envie de y'apprendre, mais je n'ai pas le temps de l'étudier.—Les bons écoliers ont toujours le temps d'étudier quand ils ont envie d'apprendre.—Jean, avez-vous le temps d'écrire deux lettres?—Oui, monsieur; mais je n'ai ni papier ni plumes, je n'ai que de l'encre.—Si vous avez de l'encre, j'ai du papier et des plumes, ainsi nous pouvons écrire.—Avez-vous envie d'écrire au monsieur Espagnol?—Oui, monsieur. Vous avez raison de lui écrire, car il n'est pas ici.—Messieurs, avez-vous le temps d'écrire vos exercices?—Nous avons envie, mais nous n'avons pas le temps de les écrire.—Pourquoi?—Parce qu'ils sont trop longs.—Non, ils ne le sont pas; et vous avez tort de ne pas les écrire, car ils sont très-utiles.—Oui, ils le sont; mais nous n'avons pas beaucoup de temps, et nous préférons parler.—Vous avez raison.—Quels verbes avez-vous?—Nous avons: avoir, voir, être, préférer, écrire, parler, étudier et apprendre.—N'avez-vous pas: avoir envie, avoir le temps, avoir raison, et avoir tort?—Oui, monsieur; et le français de ces verbes est avoir et les noms envie, temps, raison et tort.—Le Français a-t-il envie d'apprendre l'espagnol?—Oui, monsieur;

et l'Espagnol a envie d'apprendre le français.—Ils ont raison, parce que le français et l'espagnol sont très-utiles.—Vous avez tort de parler français a cet Italien, parce qu'il préfère parler espagnol.—Avez-vous raison d'étudier l'italien avec un maître français?—J'ai tort, mais je n'en ai pas d'autre.

17e. *Exercice.*

Votre père est-il chez lui?—Non, monsieur, il n'est pas à la maison, il est chez son frère.—Voulez-vous venir chez moi?—Merci, je n'ai pas le temps d'aller chez vous, parce qu'il est deux heures, et mon père vient à deux heures et demie.—Qui va chez Jean?—Notre domestique y va.—Où sont vos sœurs?—Elles sont chez leurs amies.—Avez-vous le temps d'aller chez le poète?—J'ai le temps d'y aller, mais mon maître n'est pas à la maison.—Votre maître n'est-il pas à la maison?—Non, monsieur, il n'y est pas.—Où est-il?—Il est chez un ami.—Voulez-vous y aller?—Oui, mais je n'ai pas le temps d'y aller.—Je veux finir mon exercice. Et vous, Pierre?—Moi aussi, mais je n'ai pas d'encre.—Et Louis?—Louis aussi veut finir le sien.—Veut-il le finir à une heure?—Oui, monsieur, nous aussi nous voulons finir le nôtre à une heure et demie.—Quelle heure est-il?—Il est midi.—Je veux aller au jardin.—Moi aussi, je veux y aller.—À quelle heure voulez-vous y aller?—À trois heures.—Jean veut aller en France, moi aussi je veux y aller; mais mes frères veulent aller à Madrid.—Voulez-vous recevoir ces enfants?—Oui, et vous?—Nous aussi, nous voulons les recevoir.—Pierre ne veut pas finir la lettre, voulez-vous la finir?—Moi non plus, je ne veux pas la finir.—Pourquoi?—Parce que je n'ai pas le temps de la finir, et je n'ai pas de papier.—Voulez-vous le mien?—Merci, je n'en veux pas.—Je n'ai pas d'encre, et vous?—Moi non plus, je n'en ai pas.—Et Jean?—Jean non plus.—Voulez-vous aller chez le domestique?—Non, je ne veux pas y aller; et vous?—Moi non plus, je ne veux pas y aller.—Chez qui voulez-vous aller?—Je veux aller à la maison.—Est-il cinq heures?—Non, monsieur, il n'est que quatre heures et demie.

18e. *Exercice.*

Pouvez-vous écrire les lettres aujourd'hui?—Je ne peux pas les écrire, car je n'ai ni papier ni plumes.—Vous ne voulez pas les écrire.—Si fait, monsieur, mais comment puis-je écrire des lettres sans encre ni plumes?—Pouvez-vous sortir à présent?—Je ne puis pas, parce que je n'ai pas écrit mes leçons.—Quand le domestique est-il sorti?—Il est sorti ce matin.—Où est-il allé?—Il est allé chez mon ami monsieur N.—Oui? Il n'est pas chez lui; il a été toute la matinée chez moi, et à présent il est dans la salle avec votre père.—Avez-vous vu ces dames?—Nous les avons vues et nous leur avons parlé ce matin.—Sont-elles heureuses?—Oui, elles le sont; mais elles ne sont pas satisfaites.—Pourquoi?—Parce que leurs filles ne leur ont pas écrit.—Où, sont-elles?—Elles sont à Paris.—Elles sont allées en France?—Oui, elles y sont allées.—Vous avez écrit toute la matinée.—N'êtes-vous pas fatigué?—Si fait, mais j'ai voulu finir mes lettres à neuf heures, et je n'ai pas pu apprendre mes leçons.—Ne les avez-vous pas étudiées hier? —Non; je n'ai pas eu le temps de les étudier.—Avez-vous vu les enfants de madame Ramon?—Je les ai vus hier dans la rue de Rivoli.—À quelle heure?—A trois heures et demie. —Leur avez-vous parlé?—Non; je n'ai pas voulu leur parler.—Avez-vous vu la lettre que Louis m'a écrite?—Je ne l'ai pas vue. Que vous a-t-il écrit?—Qu'il veut aller à Madrid.—Ont-ils parlé au négociant?—Non; ils ont préféré lui écrire.—Je n'ai pas étudié, je n'ai rien appris; et vous?—Moi non plus; je n'ai pas fini mes exercices, et je n'ai pas voulu parler français à un monsieur français qui est venu ce matin chez nous.

19e. *Exercice.*

Quand recevez-vous vos lettres?—Je les reçois à dix heures.—Les lisez-vous toutes?—Oui, quand j'ai le temps de les lire, je les lis toutes.—Avez-vous fait beaucoup de

visites hier ?—Hier ? non, j'ai été à la maison toute la matinée.—Qu'avez-vous fait ce matin ?—Je suis allé au jardin, et j'ai fait des bouquets.—Pour qui ?—Pour deux demoiselles qui viennent voir ma sœur. Sont-elles Françaises ou Espagnoles ?—Ni Françaises ni Espagnoles.—Sont-elles Italiennes ?—Je ne sais pas.—Vous ne voulez pas me répondre.—Je vous ai déjà répondu.—Voulez-vous sortir avec moi ?—À présent ? Je ne peux pas : j'ai reçu beaucoup de lettres de Paris, et je vais y répondre.—Moi aussi, j'ai reçu des lettres ; mais les miennes viennent de Madrid.—Y avez-vous déjà répondu ?—Non, j'ai préféré venir vous voir.—Vous êtes bien aimable.—Par où le domestique est-il sorti ?—Par la porte de ma chambre.—Je ne l'ai pas vu sortir.—Avez-vous déjà pris une maison ?—Pas encore.—Voulez-vous en prendre une dans la rue d'Atocha ?—Non, je préfère en prendre une dans la rue d'Alcalá.—J'ai donné un verbe à Jean, mais je ne sais pas s'il l'a étudié.—Il ne l'a pas encore étudié, parce qu'il a écrit toute la matinée.—Qu'a-t-il écrit ?—Ses exercices et trois lettres.—À qui a-t-il écrit les lettres ?—À ses amis Jean, Pierre et Louis.—Les ont-ils déjà reçues ?—Je ne sais pas s'ils les ont reçues.—Avez-vous encore mes thêmes ?—Oui, je les ai encore.—Voulez-vous me les rendre ?—Je ne puis pas encore vous les rendre, parce que je ne les ai pas encore lus.—Vous avez pris mes plumes, voulez-vous me les rendre ?—Je ne peux pas vous les rendre à présent, parce que je les ai données à Pierre ; mais je vais voir s'il peut vous les rendre.—M'avez-vous rendu mes fleurs ?—Je ne vous les ai pas encore rendues.—Je les veux pour faire un bouquet.—Je vais vous les donner. En voulez-vous d'autres ?—Non, merci, j'en ai assez.—Le domestique est-il allé chercher quelque chose ?—Oui, il est allé chercher du pain.—Qu'allez-vous chercher ?—Je vais chercher des pommes.—Que cherchez-vous dans ma chambre ?—Je cherche mes gants.—Ils sont dans votre chapeau. Ne les voyez-vous pas ?—Voulez-vous me les donner ?—Avec beaucoup de plaisir.

20e. *Exercice.*

Savez vous quelque chose de nouveau?—Oui, monsieur, on parle de la guerre.—Allons-nous avoir la guerre?—Je ne dis pas que nous allons avoir la guerre, je dis qu'on en parle.—Sait-on quelles sont les puissances belligérantes?—On parle de la France et de l'Angleterre.—Pourquoi va-t-on avoir la guerre?—On ne dit pas encore pourquoi; mais on a vu beaucoup de vaisseaux de guerre anglais près des côtes de France.—Avez-vous autre chose à me dire?—Oui, je viens pour savoir si vous pouvez venir à présent voir un malade.—Je ne puis pas à présent, j'ai à aller à l'hôpital.—Ne pouvez-vous pas aller chez nous avant d'aller à l'hôpital? —Non, je ne peux pas. Mais qui est malade chez vous?—Mon fils.—Ne pouvez-vous pas envoyer chercher N.; il est médecin aussi?—Oui, je vais l'envoyer chercher.—Où envoie-t-on ces malades?—On les envoie à l'hôpital.—À quel hôpital les envoie-t-on?—À celui qui est au bord de la rivière.—Comment se porte votre père?—Il a été malade, mais il est beaucoup mieux.—Que faites-vous avant d'étudier?—Je vais me promener.—Vous promenez-vous souvent?—Oui, monsieur.—Où vous promenez-vous?—Dans le jardin, dans les bois et au bord de la rivière.—Comment vous portez-vous ce matin?—Merci, je me porte très-bien. —Et vos frères, se portent-ils bien?—Louis est un peu malade.—A-t-on envoyé chercher le médecin?—Non, monsieur, parce qu'il n'est pas très-malade.—Jean, avez-vous déjà fini votre exercice?—Je ne l'ai pas encore fini.—J'ai fini le mien.—Vous n'avez pas à ècrire autant que moi.—Oui, monsieur; mais je ne regarde pas comme vous tous ceux qui entrent dans la chambre.—Je vais me promener, venez-vous avec moi?—Non: je veux finir avant de sortir. —Voyez-vous nos amis dans le jardin?—Comment puis-je les voir, je ne les regarde pas.—Pourquoi regardez-vous ces vaisseaux de guerre-là?—Parce que je veux voir s'ils sont français ou anglais.—Ils ne sont ni français ni anglais, ils sont espagnols.

21e. *Exercice.*

Préférez-vous le café?—Je préfère le chocolat.—Les Français ne préfèrent-ils pas le café au chocolat?—Oui, ils le préfèrent; mais ils prennent aussi du chocolat.—Que donnez-vous à ces enfants?—Nous leur donnons du pain et des fruits, mais ils préfèrent la viande.—La maison de Jean est-elle belle?—Oui, mais je préfère la vôtre.—Pourquoi préférez-vous la mienne?—Je la préfère parce qu'elle a un beau jardin.—Et vous y promenez-vous?—Oui, monsieur, quand vous me menez chez vous, je me promène dans le jardin.—Qui protége ce poète.—Messieurs B. le protégent, et lui donnent beaucoup d'argent.—Menez-vous vos amis au théâtre?—Je les y mène souvent.—Pourquoi précédez-vous ces dames?—Je les précède parce que je les mène au jardin, et ainsi je les protége.—Comment conjuguez-vous les verbes, préférer, mener, protéger?—Je les conjugue ainsi: (*en donner la conjugaison.*)—Sortez-vous de chez vous à présent?—Je ne sors pas parce que mon frère sort à présent. —Et vous ne sortez pas parce qu'il sort?—Nous ne sortons pas ensemble.—Vous ne sortez jamais ensemble?—Oui, quelque fois nous sortons ensemble; mais aujourd'hui je ne puis pas sortir avec lui.—D'où sortent ces dames?—Elles sortent du bal.—Sortent-elles de bonne heure?—Quand elles vont au bal, elles en sortent toujours de bonne heure. —D'où sortez-vous, messieurs?—Nous sortons de chez le poète.—Vous n'en sortez pas: je vous ai vus sortir de la boutique de la marchande de soie.—Oui, c'est vrai, nous en sortons.—Vous la protégez beaucoup.—Oui, monsieur, nous la protégeons.—Partez-vous déjà?—Oui, je pars à présent même.—Quand ces marchands partent-ils?—Ils partent aujourd'hui.—Partez-vous avec eux?—Non, nous partons ce matin.—Qui part avec vous?—Les fils du négociant partent avec nous.—D'où partez-vous?—De Madrid.—Jean, ouvrez-vous les fenêtres de ma chambre?—Oui, monsieur, je les ouvre.—Qui ouvre ce magasin ce matin?—Nous l'ouvrons.—Que nous offrent ces messieurs?—Ils nous offrent du pain, de la viande, du vin et du fromage.—Qu'offrez-

vous à cette dame?—Je lui offre un bouquet.—Qu'est-ce que le médecin offre à ses malades.—Rien de mauvais.—Est-ce que je vous offre quelque chose de bon?—Je ne sais pas ce que vous m'offrez.—Je vous offre une bonne chambre dans ma maison.—Pourquoi ces pauvres ouvrent-ils tant les yeux.—Ne voyez-vous pas qu'ils les ouvrent pour regarder les habits que le marchand de drap leur offre.—Est-ce que nous vous offrons quelque chose de mauvais?—Vous ne m'offrez rien de mauvais.—Comment conjugue-t-on les verbes, sortir, partir, ouvrir, offrir?—Ainsi: (*les conjuguer.*)

22e. *Exercice.*

Venez-vous de la campagne, monsieur?—Je ne viens pas de la campagne, je viens d'Angleterre.—Ces marchands de drap viennent-ils de leurs boutiques?—Oui, ils en viennent.—D'où venez-vous, messieurs?—Nous venons de l'église.—De l'église de ce village?—Oui, monsieur.—La préférez-vous à la vôtre?—Oui, parce qu'elle est plus belle que la nôtre.—Je n'en conviens pas, et je maintiens que la vôtre est beaucoup plus belle que la nôtre.—Jean, cet homme-là vient-il chercher le médecin?—Oui, il vient le chercher.—Vient-il de chez M. N.?—Non, monsieur, il vient de chez son père qui est malade.—Antoine, que devenez-vous, et pourquoi ne venez-vous plus à la maison?—Je deviens très-studieux; et comme mon père a pris maison, je ne puis pas venir souvent.—Convenez-vous que j'ai raison?—Oui, j'en conviens, et je tiens pour certain que vous ne venez pas parce que vous ne pouvez pas sortir.—Pourquoi punissez-vous cet enfant?—Je le punis parce qu'il ne m'obéit pas, et qu'il salit son linge (ses hardes).—Si nous salissons nos livres, le maître va nous punir.—Je salis toujours les miens, et il ne me punit pas.—Qui vous punit?—Mon père, quand je ne lui obéis pas.—Messieurs, je vous avertis que le maître vient.—Ce médecin guérit-il tous ses malades?—S'il ne les guérit pas tous, il en guérit beaucoup.—Nous guérissons tous les nôtres.—Les guérissez-vous tous?—Les bons médecins guérissent toujours leurs malades.—Vous salissez

mes gants.—Comment puis-je les salir, ils sont dans votre chapeau?—Ne les apercevez-vous pas?—Oui, à présent je les aperçois.—Recevez-vous beaucoup d'argent de Pierre? —Pas beaucoup: il me doit encore quatre cents francs.—Il doit à tous ses amis: il me doit deux cent-cinquante francs.—Combien devons-nous à notre marchand de drap? —Je lui dois quatre-vingts francs; et vous?—Je ne lui dois rien.—Découvrez-vous (des) quelques dames dans ce bois-là?—Oui, j'en découvre; elles sortent du bois et elles se promènent au bord de la rivière.—Pourquoi punissez-vous votre domestique?—Parce que quand il reçoit des lettres pour moi, il les salit toujours.—En recevez-vous beaucoup?—J'en reçois quelques-unes de ma sœur.—J'en aperçois quelques-unes sur la table, d'où viennent-elles?—Elles viennent de Paris; j'en reçois une tous les jours.—Pouvez-vous conjuguer le présent de l'indicatif des verbes en oir? —Oui, je les conjugue avec mon maître.

23e. *Exercice.*

Qui est-ce qui répand le vin?—Pierre le répand.—Pierre, pourquoi répandez-vous le vin?—Je ne le répands pas.—Répandez-vous votre encre sur vos hardes?—Je ne la répands pas sur mes hardes, je la répands sur mon papier. —Prenez garde! vous répandez tout le vin.—Mais, monsieur, est-ce que je le repands sur votre linge?—Pourquoi ne me répondez-vous pas?—Je ne vous réponds pas parce que vous ne me parlez pas.—Vendez-vous toutes vos marchandises?—Je ne les vends pas toutes, mais j'en vends beaucoup.—Et dans la boutique du voisin, vend-on beaucoup?—On vend comme ça; ses marchandises sont mauvaises.—Répondez-vous à vos lettres?—Je réponds à celles de ma sœur.—Me répondez-vous quand je vous parle?—Oui, monsieur, toujours.—Me répondez-vous en français? —Quelquefois, mais pas toujours.—Prenez garde! ce chien mord!—Il mord?—Oui; mais il ne mord que les mendiants. —Ce livre vous plait-il?—Il me plait.—Mesdames, les fleurs de mon jardin vous plaisent-elles?—Elles nous plaisent

beaucoup: elles sont très-belles.—Plaisent-elles à cette demoiselle?—Je ne sais si elles lui plaisent; mais elles me déplaisent beaucoup.—Cet auteur vous plait-il?—Non, il ne me plait pas.—Pourquoi vous déplait-il?—Parce qu'il a beaucoup de vanité.—Et les hommes vains ne vous plaisent pas?—Pourquoi vous taisez-vous?—Je me tais parce que je ne veux pas perdre mon temps à parler.—Perdez-vous votre temps a mordre cette pomme?—Je ne la mords pas.—Qui la mord?—Cette petite fille.—Vous plaisez-vous en France?—Oui, je m'y plais beaucoup.—Où vous plaisez-vous mieux, à Paris ou à Madrid?—Paris me plait, mais Madrid me plait mieux, parce que j'y ai beaucoup d'amis.—Connaissez-vous ces demoiselles?—Oui, je les connais, elles sont Françaises.—En connaissez-vous beaucoup.—J'en connais, quelques-unes.—Cet homme se connait-il en drap?—Oui, il s'y connait; il est marchand de drap.—Votre ami se connait-il en peinture?—Non, il ne s'y connait pas: il n'est pas peintre.—Vous connaissez-vous en musique?—Nous nous connaissons en musique et en peinture.—Connaissez-vous le monsieur qui est dans le salon?—Je ne le connais pas.—Oui, vous le connaissez.—Je ne le reconnais pas.—Antoine! Antoine!—Qui m'appelle?—Votre ami. Pierre ne vous reconnait pas.—Ne me reconnaissez-vous pas?—Si fait, à présent je vous reconnais.—Vous ne paraissez pas satisfait.—Je ne parais pas satisfait parce que je ne le suis pas.—Est-ce que je connais la cause de cela?—Non, vous ne la connaissez pas encore.

24e. *Exercice.*

Qui ce maître instruit-il?—Il instruit les fils du négociant.—Et vous, messieurs, qui instruisez-vous?—Nous instruisons les pauvres.—Les instruisez-vous gratis?—Oui, nous les instruisons gratis: les pauvres de la paroisse reçoivent leur instruction gratis.—Comment se conduisent-ils?—Ils se conduisent très-bien, et apprennent beaucoup.—Combien de professeurs les instruisent?—Tous ceux du collége.—Mes fils se conduisent-ils bien au collége?—Ils se

conduisent très-bien.—Conduisez-vous ces dames par le pont?—Non, monsieur, nous les conduisons par le bord de la rivière.—Vous instruisez-vous vous-même?—Oui, je m'instruis moi-même.—Et comment vous instruisez-vous vous-même?—J'ai de bons livres, je les étudie beaucoup, et je m'instruis ainsi.—Et réduisez-vous votre instruction à lire de bons livres?—Oui, monsieur, je la réduis à cela, et ainsi, je reçois mon instruction gratis.—Plaignez-vous ceux qui ne reçoivent pas d'instruction?—Oui, je les plains; mais ici personne ne se plaint de ne pas recevoir d'instruction.—Plaignez-vous ces malades?—Oui, nous les plaignons.—Ils se plaignent beaucoup du médecin de l'hôpital? —Et pourquoi se plaignent-ils de lui (s'en plaignent-ils)? —Parce qu'il ne les guérit pas.—Vous plaignez-vous de quelqu'un?—Je ne me plains de personne, mais mon frère se plaint de son domestique.—Quelqu'un se plaint-il du mien?—Nous, monsieur, nous nous plaignons de lui.—Ne se conduit-il pas bien avec vous?—Non, monsieur.—Pourquoi le souffrez-vous?—Nous ne le souffrons pas; mais nous vous plaignons d'avoir un domestique si mauvais.—Peignez-vous à l'huile?—Non, je ne peins pas; mais mes frères peignent a l'huile.—Que peignez-vous?—Nous peignons un tableau pour un négociant de Londres.—Teignez-vous beaucoup de drap?—Oui, j'en teins beaucoup.—Et la soi, la teignez-vous aussi?—Non, monsieur, mais je la fait teindre.—Le noir vous plait il autant que le rouge?—Le noir me plait davantage: il est plus à la mode.—Le rouge est aussi à la mode.—Oui, mais le noir me plait davantage.—Vos voisines sont-elles aimables?—Oui, mais les vôtres le sont davantage. —Les miennes vous plaisent-elles plus que les vôtres?—Oui, elles me plaisent davantage.—Pierre, votre maître est-il à la maison?—Non, monsieur, il vient de sortir.—À quelle heure est-il à la maison?—Je ne sais pas, car il ne fait que sortir.—Sort-il beaucoup à présent?—Oui, monsieur, tous les jours il sort davantage.—Pourquoi punissez-vous cet enfant?—Je le punis parce qu'il ne fait que jouer.—N'étudie-t-il pas?—Non; je viens de lui donner un bon livre, mais il ne veut pas l'ouvrir.—Est-il paresseux?—Il n'aime pas l'étude; le jeu lui plait davantage.—Venez-vous de re-

cevoir ce drap bleu?—Je viens de le recevoir à présent même.—Le bleu est-il à la mode?—Oui, monsieur.

25e. *Exercice.*

Antoine, avez-vous étudié votre leçon?—Je ne l'ai pas encore étudiée.—Pourquoi ne l'avez-vous pas étudiée?—Parce que je n'ai pas encore fini mes verbes.—Ne les avez-vous pas encore finis?—Non, monsieur, parce que je suis sorti ce matin.—Avec qui êtes-vous sorti?—Avec personne.—Qui a ouvert cette porte?—Le domestique l'a ouverte.—Pierre, nos amis sont-ils venus?—Oui, ils sont venus, mais ils sont partis à deux heures.—Leur avez-vous offert quelque chose?—Je leur ai offert du pain, des fruits et de l'eau.—Êtes-vous sorti avec eux?—Non, je ne suis pas encore sorti de la maison.—Qu'est-ce que le médecin a donné à ces dames?—Je ne sais pas ce qu'il leur a donné, mais-il les a guéries.—M'avez-vous parlé?—Non, monsieur; je n'ai pas ouvert la bouche.—Avez-vous reçu vos lettres?—Je ne les ai pas encore reçues.—Jean!—Monsieur.—Mes lettres sont-elles venues?—Oui, monsieur, je les ai reçues ce matin.—Les avez-vous ouvertes?—J'ai ouvert les miennes, personne n'a ouvert les vôtres.—Avez-vous reçu les livres que vous avez achetés?—Oui, nous les avons reçus.—Les avez-vous donnés à votre cousine?—Nous ne les lui avons pas encore donnés.—Avez-vous dû beaucoup d'argent à votre tailleur?—Je lui ai dû cinq cents francs.—Les lui avez-vous dus long-temps?—Trois semaines; mais il a déjà reçu son argent.—Les cinq cents francs?—Oui, il les a reçus.—Quand les a-t-il reçus?—La semaine passée.—Vos élèves ont-il su leurs leçons?—Oui, monsieur, ils les ont sues.—Les ont-ils sues hier?—Non, hier ils ne les ont pas sues.—Qu'avez-vous aperçu dans le jardin?—Vos enfants. Je les ai aperçus quand je suis parti.—Les avez-vous aperçus dans la rue?—Non, monsieur.—Avez-vous conçu mon idée?—Je ne l'ai pas conçue, mais j'ai aperçu le piège.—Le piège!—Oui, le piège, je l'ai aperçu.—Avez-vous beaucoup vendu aujourd'hui?—Comme ça, je n'ai pas autant vendu que vous.—Je

n'ai pas vendu toutes mes marchandises.—Non? Et les nouvelles, ne les avez-vous pas vendues?—Oui, je les ai vendues.—Qu'avez-vous perdu?—J'ai perdu le livre que vous m'avez donné.—Où l'avez-vous perdu?—Dans la rue. —Quel-qu'un s'est-il plaint de moi?—Oui, les dames B. se sont plaintes de vous.—Pourquoi se sont-elles plaintes?—Elles se sont plaintes parce que les tableaux que vous leur avez vendus ne sont pas bien peints.—Mes nouvelles idées ne vous ont-elles pas plu?—Elles ne m'ont pas plu, mais je n'ai rien dit.—Qui vous a instruit de cela?—Un monsieur que vous avez connu à Madrid.—Qui est ce monsieur.—Je vous ai déjà répondu.

26e. *Exercice.*

Que me dites-vous quand je suis paresseux?—Je vous dis: soyez studieux, apprenez vos leçons, écrivez vos exercices, et faites une composition.—Venez avec moi.—Où?—Au jardin.—Je ne puis pas y aller à présent, j'ai quatre lettres à écrire.—Bien, écrivez-les.—Prêtez-moi vos plumes.—Prenez-les, elles sont sur la table.—Ayez la bonté de me les donner.—Parlez-moi français.—Je ne le sais pas.—Apprenez-le.—Je ne peux pas.—Ne dites pas cela.—Je le dis parce que je n'ai pas de grammaire.—Eh bien, prenez la mienne. —Merci. Où est-elle?—La voici.—Voici la première leçon, étudiez-la; le verbe avoir, apprenez-le; la conversation, lisez-la; et les exercices, écrivez-les.—Parlez-moi de vos amis. Comment se portent-ils?—Ils se portent bien. Voici deux lettres qu'ils m'ont écrites.—Lisons-les.—Avec beaucoup de plaisir.—Pouvons-nous aller au jardin pour les lire?—Oui, allons-y, et promenons-nous-y avant de lire les lettres.—Pierre, viens-y avec nous.—N'y allez pas à présent. —Si tu ne veux pas venir avec nous, vas-y seul, et promènes-y-toi sans nous.—Avez-vous vu les fils du poète?—Ne m'en parlez pas.—Puis-je en parler à Pierre?—Oui, parlez-lui-en.—Louis désire vous parler.—Dites-lui que je ne peux (puis) pas lui parler à présent, mais ne lui dites pas où je suis.—Donnez-lui cette lettre, mais ne la lui donnez pas s'il

n'est pas seul dans sa chambre.—Allez chez le médecin, donnez-lui ces fleurs et dites-lui qu'elles sont pour sa fille. —Voici du papier pour écrire vos lettres; écrivez-les, et donnez-les-moi car je veux les lire.—Que nous dit le maître? —Il nous dit: Messieurs, soyez attentifs, étudiez vos leçons, écrivez vos exercices, et ne venez pas si tard.—Donnez-moi mes gants.—Je ne sais pas où ils sont.—Ils sont dans mon chapeau.—Donnez-les-moi.—Voici deux leçons, étudiez-les; mais ne les étudiez pas dans ma chambre.—Dites cela à mon père.—Dites-le-lui aujourd'hui.—Faisons quelque chose.—Oui, faisons une composition.—Bien, faisons-la à présent.—Non, écrivons les verbes.—Quels verbes voulez-vous écrire?—Les impératifs des verbes de la leçon.—Bien, écrivez-les; ne les écrivez pas à présent, promenons-nous un peu dans le jardin.—Promènes-y-toi; moi, je ne veux pas sortir de la chambre.

27e. *Exercice.*

Parlez-vous à cet homme?—Oui, je lui parle.—De quoi lui parlez-vous?—Je lui parle des pauvres de notre village.—Lui parlerez-vous de mon frère?—Oui, je lui en parlerai.—Quand lui en parlerez-vous?—Ce tantôt.—Avez-vous étudié votre leçon ce matin?—Non, monsieur; mais je l'étudierai ce tantôt.—Fort bien (très-bien). Étudiez le futur des verbes.—Je l'étudierai.—Parlerez-vous au médecin aujourd'hui?—Je l'enverrai chercher, et je lui parlerai du pauvre malade qui est à l'hôpital.—S'il a besoin d'argent, donnez-lui-en.—Il n'en a pas besoin, car je lui en ai donné hier.—Le maître vous donnera-t-il une autre grammaire?—Oui, il m'en donnera une autre.—L'enverrez-vous chercher? —Non, moi-même j'irai la chercher.—Savez-vous si votre frère donnera du pain à ces pauvres?—Hier il leur a donné du pain, et il leur donnera des habits aujourd'hui.—Allons les voir ce matin, et s'ils ont besoin d'argent, nous le leur donnerons nous-mêmes.—Louis, irez-vous au bal ce soir?—Je ne sais pas si je pourrai y aller; mais mon frère ira avec vous.—Venez aussi.—Je ne puis pas, parce que je passerai

la soirée chez N.—Serez-vous chez vous à sept heures?—Oui, car je n'irai pas chez N. avant neuf heures.—Serez-vous ici demain matin?—Oui, je resterai ici jusqu'à onze heures.—Je viendrai demain, et si vous voulez nous irons nous promener.—Oui, venez; nous nous promènerons près du moulin.—Aimez-vous cette promenade?—Oui, elle me plait beaucoup (je l'aime beaucoup).—Nous passerons par le pont et nous irons au village.—Oh! nous aurons beaucoup de plaisir!—Nous avons eu une nuit très-pluvieuse, nous ne pourrons pas sortir ce matin.—Eh bien, nous resterons à la maison.—Je ne suis pas venu ici pour rester à la maison.—La matinée sera belle, sortons.—Quand aurons-nous le plaisir de voir vos filles?—Mesdames, le plaisir sera tout pour elles.—Aiment-elle la musique?—La musique leur plait, mais elles préférent la peinture.—Et les fleurs, leur plaisent-elles?—Toutes les dames aiment les fleurs.—Ont-elles encore des maîtres.—Oui, elles ont encore besoin de prendre des leçons.—Viendront-elles passer la soirée avec nous?—Elles n'auront pas ce plaisir aujourd'hui, j'ai besoin d'elles ce soir à la maison.—Ne restez-vous pas avec nous?—Je ne puis pas avoir ce plaisir; on a besoin de moi ce soir à la maison.—Venez demain matin, nous avons besoin de vous parler.—Je serai ici demain à huit heures.

28e. *Exercice.*

Jean, quand sortirez-vous?—Je ne sortirai pas aujourd'hui.—Et vos frères, sortiront-ils?—Ils finiront leurs exercices et ensuite ils sortiront.—Qui sortira avec eux?—Mes cousins.—Sortiront-ils de la ville?—Ils n'en sortiront pas.—Lequel de ces deux livres choisirez-vous?—Nous choisirons la grammaire.—Voici des porte-crayon d'or et d'argent, en choisirez-vous un?—J'en choisirai un d'or pour ma sœur.—Partez-vous déjà?—Je ne pars pas encore, mais je partirai bientôt.—Ouvrirai-je les fenêtres?—Madame, je ne ne le souffrirai pas.—Qui les ouvrira?—Nous les ouvrirons.—Bien, ouvrez-les.—Sortons de la chambre.—Par où sortirons-nous?—Par la porte.—Non, sortez par la fenêtre.—

Cet enfant souffrira-t-il beaucoup?—Il ne souffrira pas, mes ses frères souffriront beaucoup.—Me retiendrez-vous long-temps dans la boutique?—Je ne vous retiendrai qu'une heure.—Retiendrez-vous les paroles du maître?—Oui, nous les retiendrons.—Et le mot composition, le retiendrez-vous? —Je le retiendrai, mais je ne sais pas si mes amis le retiendront.—Nous le retiendrons aussi.—Obtiendrez-vous un bon emploi?—Oui, j'en obtiendrai un chez un riche négociant.—Quand l'obtiendrez-vous?—Bientôt.—Viendrez-vous ici ce tantôt?—Je ne viendrai pas cette après-midi, mais je viendrai demain matin.—Quand votre père reviendra-t-il de la campagne?—Il reviendra demain.—Vos frères reviendront-ils avec lui?—Ils ne reviendront pas avec lui. —Qui reviendra avec lui?—Son domestique.—Vous souviendrez-vous de ma commission?—Oui, monsieur, je m'en souviendrai.—Quand recevrez-vous de l'argent?—Je n'en recevrai ni aujourd'hui ni demain.—Recevrez-vous beaucoup de lettres?—Nous en recevrons cinq: deux de notre père et trois de nos sœurs.—Les recevrez-vous ce soir?—Pas ce soir; demain matin.—Quand cet enfant aura-t-il sa grammaire?—Il l'aura bientôt.—Et vous, quand aurez-vous la vôtre?—Je l'aurai ce tantôt.—Aurez-vous des fleurs dans votre chambre?—J'en aurai quelques-unes, car j'aime les fleurs.—Pourrai-je les voir?—Oui; venez ce tantôt, et vous les verrez dans la salle.—En aurez-vous beaucoup?—Je n'en aurai que quelques-unes.—Quelles fleurs aurez-vous?—J'aurai des roses, du jasmin et des œillets.—Quelques amis pourront-ils venir avec moi.—Oui, quelques-uns pourront venir avec vous.—Pourrons-nous voir les statues qui sont dans le jardin?—Oui, vous les verrez par la fenêtre.—Vous souviendrez-vous de ma commission?—Oui, oui, je m'en souviendrai.—Je verrai bien si vous vous en souvenez.

29ᵉ. *Exercice.*

Ce marchand perdra-t-il beaucoup d'argent?—Il n'en perdra pas beaucoup, seulement quelques francs.—En perdrez-vous plus qu'eux?—Nous ne perdrons rien.—On dit

que Pierre perdra son emploi.—Et pourquoi le perdra-t-il? —Il le perdra parce qu'il est devenu très-orgueilleux.—Si je vous parle me répondrez-vous en français?—Oui, nous vous répondrons en français; mais nous n'aurons pas une conversation très-longue.—Je vous parlerai une demi-heure. —Et vous répondrons-nous?—Oui, vous me répondrez en français.—Combien me vendrez-vous le mètre de drap bleu? —Je vous en vendrai quatre mètres pour trois cent soixante francs.—Ainsi vous me le vendrez à quatre-vingt-dix france le mètre.—Je vous donnerai quatre-vingt-cinq francs du mètre.—Je perdrai cinq francs par mètre.—Comment vendrez-vous votre chocolat?—Je le vends à la livre.—Combien me le vendrez-vous la livre, si j'en achète cinq cents livres?—Je vous le vendrai trois francs la livre.—Très bien, je les achèterai ce tantôt.—Que ferez-vous ce matin?—Je ferai quelques emplettes.—Quelles emplettes ferez-vous?—Je ferai emplette de bijoux, de joujoux et de quelques autres bagatelles pour mes enfants. Et vous?—Moi aussi j'en ferai quelques-unes.—Pierre reconnaîtra-t-il son frère?—Il le reconnaîtra. Et vous?—Moi aussi.—Les domestiques le reconnaîtront-ils?—Eux aussi le reconnaîtront. Et vous?—Nous aussi nous le reconnaîtrons.—Comment vous conduirez-vous avec lui?—Nous nous conduirons comme de bons frères.—Et lui, se conduira-t-il bien avec vous?—Lui aussi se conduira bien avec nous.—Et les domestiques, comment se conduiront-ils avec lui?—Eux aussi se conduiront bien avec lui.—Craindrez-vous de vendre vos marchandises au négociant allemand?—Je ne craindrai pas de les lui vendre s'il a de l'argent.—Ne craignez rien, il est riche.—Comment les lui vendrai-je?—Vous les lui vendrez au mètre.—Vendrez-vous des marchandises à ces étrangers? —Je ne leur vends rien. Et vous?—Moi non plus.—Jean, que ferez-vous cette semaine?—Je teindrai tout le drap que vous m'avez vendu.—Le teindrez-vous tout en noir?—Non pas tout, seulement quelques pièces.—Lesquelles?—Celles de drap rouge.—Ce marchand a des étoffes nouvelles, lui en achèterez-vous quelques-unes?—Je ne lui en achèterai aucune parce qu'elles ne me plaisent pas.—Vous ne parlerez pas à Jean de ce que j'ai acheté.—Je ne lui en parlerai pas,

ni à Pierre non plus.—Nous non plus, nous ne dirons pas un mot.—Ainsi il ne pourra pas savoir ce dont nous avons parlé.—Ni son frère non plus, ne pourra pas le savoir.

30ᵉ. *Exercice.*

À qui parliez-vous?—Je parlais à un négociant espagnol.—De quoi lui parliez-vous?—Je lui parlais de ses marchandises.—Mes enfants étudiaient-ils dans ce moment-là? —Non, monsieur, ils n'étudiaient pas; ils se promenaient dans le jardin.—Donnaient-ils quelque chose au chien?—Ils lui donnaient du pain et de l'eau.—Que cherchait ce jeune homme dans la cuisine?—Il cherchait la cuisinière. —Désiriez-vous me parler?—Je désirais vous dire deux mots.—D'où sortiez-vous?—Moi, monsieur, je sortais de ma chambre.—Pourquoi ouvriez-vous la porte?—Je l'ouvrais pour sortir.—Qui venait de la rue alors?—Le maître de français.—Mes fils venaient-ils avec lui?—Non, monsieur, il venait seul.—Que vendaient ces marchands?—Ils vendaient du drap, des étoffes de coton et des gants.—Quand vous receviez de l'argent, ne le perdiez-vous pas?—J'en perdais quelque fois, mais pas beaucoup.—Où est votre beau chien?—Je l'ai donné à mon voisin parce qu'il mordait mes enfants.—Les mordait-il souvent?—Presque tous les jours.—Où vos amis se réunissaient-ils?—Ils se réunissaient chez moi.—Parlaient-ils français, avec vous?—Oui, nous nous astreignions à parler toujours français, et celui qui ne parlait pas payait trois francs.—Trois francs! et cela lui plaisait-il?—Cela ne lui plaisait pas beaucoup, mais il payait sans dire (un) mot.—Ces arbres-là produisent-ils quelque chose?—Ils produisaient de bons fruits, mais à présent ils ne produisent rien.—Quels fruits produisaient-ils?—Ils produisaient beaucoup de pommes et quelques poires.—Ne produiront-ils plus de fruits?—Si fait, ils en produiront encore quelques-uns.—Voici Antoine; appelons-le. Antoine, Antoine!—Messieurs, je ne vous reconnaissais pas.—D'où venez-vous?—Je viens de la campagne.—Quand y étiez-vous?—J'y étais lundi.—Aviez-vous beaucoup de

plaisir?—Tous les plaisirs qu'on a à la campagne.—Alliez-vous à la chasse?—Nous allions à la chasse tous les matins de très-bonne heure: nous sortions à quatre heures.—Aviez-vous de bons chiens.—Nous en avions cinq, mais ils n'étaient pas très-bons; ils couraient toujours après nous. —Pourquoi le domestique avait-il si chaud?—Parce que comme il était pressé, il a beaucoup couru.—Couriez-vous après lui?—Non, monsieur; il courait après moi.—Irez-vous à l'église dimanche prochain?—Je ne serai pas ici dimanche, je ne pourrai pas aller à l'église.—Ce négociant n'était-il pas très-riche?—Oui, quand il était à Madrid il a perdu beaucoup d'argent; mais il a encore de quoi.—Ces pauvres avaient-ils faim?—Oui, monsieur.—N'avaient-ils pas du pain?—Oui, mais ils n'en avaient pas assez.—Ne leur donne-t-on pas du pain à l'hôpital de la paroisse?—Oui, mais seulement les dimanches.—Où étiez-vous dimanche passé?—J'étais à la maison.—Où le domestique allait-il ce matin?—Il allait chercher le médecin, et comme il était pressé il courait.

31e. *Exercice.*

Pierre, y a-t-il du vin dans cette bouteille?—Oui, monsieur, il y en a.—Bien, donnez-la-moi.—Y a-t-il du pain ici? —Il n'y a pas de pain, mais il y a du fromage.—Je n'aime pas le fromage sans pain.—Allez chercher du pain.—Bon jour, Louis, comment vous portez-vous ce matin?—Merci, je me porte bien, à votre service.—Savez-vous s'il y aura beaucoup de monde au bal ce soir?—Je ne sais pas, mais mon frère dit qu'il y aura plus de dames que de messieurs. —Ne le croyez pas, car tous nos amis iront.—Alors j'irai aussi.—Savez-vous qu'il y a eu beaucoup de monde hier chez N.?—Oui, comme toujours; des auteurs, des poètes, des académiciens tous gens d'esprit.—Dites-moi, y a-t-il de bon drap dans la boutique du voisin?—Non, mais il y en a dans la boutique du marchand français.—Alors j'y vais. —Que fait cet enfant, joue-t-il au lieu d'étudier?—Il ne joue pas à présent; il étudie sa leçon, et ensuite il ira à la promenade.—Comptez-vous aller à la campagne?—Je

compte y aller dans deux ou trois jours.—Aimez-vous mieux étudier que d'aller vous promener?—J'aime à étudier, mais j'aime mieux aller me promener.—Moi aussi, parce que mon père dit que la promenade est une récréation très-salutaire. —Votre frère est-il encore à la campagne?—Il y est encore. —Qu'y fait-il?—Il se promène dans les champs, dans les bois et dans les prés. Aimez-vous mieux lire que d'écrire? —J'aime mieux écrire que de lire.—Comptez-vous aller au théâtre ce soir?—Je ne compte pas y aller, parce qu'il y aura beaucoup de monde; j'aime mieux aller au concert.—Bien, allez-y; j'irai au théâtre.—M'appelez-vous, monsieur? —Oui, je vous appelle. Allez voir qui frappe à la porte.—Monsieur, c'est le marchand de drap.—Que veut-il?—Vous parler. Le voici.—Bon jour, monsieur, vous portez-vous bien?—Oui, très-bien; mais qu'y a-t-il de nouveau?—Je viens voir si vous voulez payer le drap que vous avez acheté hier.—Oui, monsieur, avec beaucoup de plaisir.—Votre frère achète-t-il son drap du marchand français?—Non, il l'achète du tailleur.—Y a-t-il de bon drap dans la boutique du tailleur?—Oui; mais j'aime mieux le vôtre.—Merci.—Y a-t-il des hommes qui ne paient jamais ce qu'ils achètent?—Oui, il y en a; mais tous ceux qui achètent dans ma boutique me paient toujours.—Quand comptez-vous encore acheter du drap?—J'en achèterai encore lundi.—J'ai de bien bon drap bleu, en voulez-vous acheter quelques mètres? —Oui, mais je veux le voir avant de l'acheter.

32e. *Exercice.*

Savez-vous ce que je vous dis?—Oui, je le sais déjà.—Savez-vous ce dont nous parlions?—Peu m'importe ce dont vous parliez.—Savez-vous ce qui plait le plus à cette dame? —Ce qui lui plait le plus, c'est d'avoir un beau bouquet.—Savez-vous ce que veut cet homme?—Je ne sais pas ce qu'il veut, mais je sais qu'il s'occupe à écrire un livre.—Est-ce vous qui parlez?—Ce n'est pas moi.—Mais vous savez qui parle, n'est-ce pas vrai?—Oui, c'est vrai; mais je ne sais pas ce dont on parlait.—Voulez-vous savoir à quoi s'occupe

N.?—Non, parce que ce dont il s'occupe est un secret.—Qui a fait du bruit?—C'est nous qui avons fait du bruit.—Ce dont nous parlons vous importe-t-il?—Peu m'importe ce que vous dites.—Sont-ce ces enfants qui ont écrit ces verbes?—Oui, monsieur, ce sont eux.—Qu'aimez-vous le plus?—Ce que j'aime le plus, c'est de lire de bons livres.—Aimez-vous les roses et les œillets?—Toutes les fleurs me plaisent; mais celle que j'aime le plus, c'est le jasmin.—Eh bien, moi, celles que j'aime le plus, ce sont celles de votre bouquet.—Qu'est-ce qui vous plait chez moi?—Ce qui me plait toujours chez vous, c'est votre aimable accueil.—Et moi, ce qui me plait, ce sont vos belles manières.—Sont-ce vos frères qui sont allés chercher le médecin?—Ce ne sont pas eux, c'est le domestique.—Quel est le monsieur qui était dans le salon?—C'est un officier.—Est-il capitaine?—Oui, c'est le capitaine du port.—Sont-ce ses sœurs qui sont dans le jardin?—Non, ce sont ses cousines.—Sont-elles aimables?—Ce sont deux demoiselles très-aimables et de beaucoup de mérite.—Cette statue-là est-elle de marbre?—Oui, elle est de marbre. Elle est très-ancienne: c'est une antique.—Avez-vous vu mes gants?—Comment sont-ils?—Ils sont bleus.—Ce sont les miens qui sont bleus.—Sont-ce les vôtres qui sont dans mon chapeau?—Oui, ce sont les miens.—Eh bien, les voici; prenez-les.—Merci.—Qui sont ces bonnes gens?—Ce sont des malades qui vont à l'hôpital.—Sont-ils pauvres?—Oui, ils le sont; ce sont les pauvres de notre paroisse.—Y avait-il beaucoup de monde au théâtre?—Pas beaucoup; mais il y en aura davantage demain.—Demain! demain c'est dimanche.—Oui, c'est vrai.—Que faisiez-vous quand vous étiez à la campagne?—Vous ne pouviez pas aller au théâtre?—Non, mais ce qui me plaisait le plus, c'était d'aller à la chasse.—Qui me parlait?—C'est moi qui vous parlais.—Ne sont-ce pas eux qui parleront au capitaine?—Oui, ce sont eux.—Quelque chose vous plaisait-il dans les bois?—Ce qui me plaisait le plus, c'étaient les oiseaux et les fleurs.

33e. *Exercice.*

Ne parlâtes-vous pas à ma sœur?—Oui, je lui parlai hier.—Vint-elle ici?—Oui, elle vint jeudi.—Les capitaines parlèrent-ils à mon père?—Ils ne lui parlèrent pas, car il n'était pas à la maison.—Qui vint à la maison dimanche passé?—Deux étrangers vinrent; mais votre père ne les reçut pas.—Pourquoi ne les reçut-il pas?—Parce qu'il était malade.—Est-il encore malade?—Non; le médecin le guérit.—Sortîtes-vous mercredi?—Nous ne sortîmes par parce que Jean vint nous voir, et il passa la journée avec nous.—Souffrîtes-vous long-temps?—Nous souffrîmes plus de deux heures.—Pourquoi punit-on ces garçons?—On les punit parce qu'ils se conduisirent mal avec le maître.—À quelle heure le médecin vint-il hier?—Le médecin ne vint pas hier, il vint lundi.—Les ennemis se rendirent-ils?—Oui, ils se rendirent; mais avant de se rendre ils en vinrent aux mains avec nos troupes.—Ne se rendirent-ils pas à discrétion?—Si fait.—Comment cela leur plut-il?—Cela ne leur plut pas beaucoup; mais nos troupes se conduisirent très-bien avec eux. Le général leur fit un discours dans lequel il leur dit qu'il s'en tenait à leur parole.—Et que dirent-ils?—Ils donnèrent la parole qu'on leur demandait, et ils se montrèrent très-reconnaissants.—Parurent-ils satisfaits de la conduite du général?—Personne ne se plaignit.—Les plaignîtes-vous?—Oui, monsieur, nous les plaignîmes, et nous leur donnâmes quelques bagatelles.—Eûtes-vous beaucoup de plaisir au bal hier?—Oui, j'en eus beaucoup; presque tous mes amis y vinrent, et nous eûmes le plaisir de voir le comte de N. avec ses deux filles.—Vos élèves furent-ils aussi attentifs que les miens?—Mes élèves sont toujours attentifs, mais ce jour-là les vôtres le furent plus que les miens.—Fîtes-vous quelques emplettes quand vous eûtes votre argent?—Nous n'en fîmes aucune; nous préférâmes payer le compte du tailleur.—Quel conte nous fit le capitaine l'autre jour?—Que lui arriva-t-il?—Que sais-je? Ce fut un conte fort long; mais quand j'arrivai, il avait déjà fini.—Jean, apportez-moi le compte du médecin.—Je ne l'ai pas: je le donnai hier au majordome.—Vous fîtes très-mal.

Allez le chercher.—Ses hommes en vinrent-ils aux mains?—Oui, monsieur, ils en vinrent aux mains avec les domestiques du comte.—Comment cela arriva-t-il?—Je ne sais pas.—Personne ne vous le dit-il?—Non, monsieur, personne ne me le dit.—Quelqu'un vint-il ici hier?—Oui, monsieur, le général.—Quel général?—C'est le général S.—Donna-t-il son adresse?—Non, monsieur.

34ᵉ. *Exercice.*

Lisez-vous?—Oui, je lis un livre de fables.—Quel livre lisez-vous?—J'étais à lire un livre de fables.—Qu'écriviez-vous?—Nous écrivions une lettre au fils du général.—Finirez-vous bientôt?—Nous sommes à la finir à présent même.—Que nous disiez-vous?—Je vous disais que la conduite de mon neveu me déplait beaucoup.—Ne se conduit-il pas bien avec vous?—Ce n'est pas cela; mais il va médisant de tout le monde.—Vous souvenez-vous de ce qu'il dit lundi?—Je ne me souviens pas de ce qu'il dit.—Ne vous en souvenez-vous pas?—Non, monsieur, je ne m'en souviens déjà plus; je perds la mémoire.—Que faisiez-vous?—Je ne faisais rien, mais j'allais écrire.—Ce ministre n'a-t-il plus d'ambition?—Il n'en a plus.—Alliez-vous me parler?—Oui, j'allais vous dire deux mots.—Ne vous en souvenez-vous pas?—Non, je ne m'en souviens plus.—Louis n'est pas venu.—S'il n'est pas venu, ce n'est pas ma faute.—Oui, c'est votre faute.—Comment est-ce ma faute?—Parce que vous ne lui avez pas dit que je venais ici.—Oui, c'est vrai; mais mon domestique vient d'aller le chercher.—Il est tard, et s'il ne vient pas, je m'en prendrai à vous.—Bien, prenez-vous-en à moi, peu m'importe.—Avez-vous vu le médecin?—Je viens de le voir à présent même.—Et que dit-il?—Il dit que s'il ne guérit pas le malade, ce ne sera pas sa faute.—S'il ne le guérit pas, je m'en prendrai à lui.—Êtes-vous à écrire?—Oui, je suis à écrire une lettre.—La finirez-vous bientôt?—Je la finirai dans un moment.—Quand verrez-vous votre cousine?—Je viens de la voir; je sors de chez elle.—Pourquoi ne vient-elle plus nous voir?—Si elle ne vient plus,

prenez-vous-en à vous?—M'en prendre à moi! non, monsieur; en quoi est-ce ma faute?—Je vous le dirai demain. —Que vous êtes bon! Dites-le-moi à présent.—Je ne peux pas.—Quelle belle statue! Est-elle de marbre?—Oui, monsieur, de marbre blanc.—Que ces bijoux sont beaux!—Je les ai achetés pour ma sœur.—Messieurs, vous faut-il quelque chose?—Il nous faut du drap bleu.—Vous en faut-il beaucoup?—Il nous en faut deux cents mètres.—J'ai tout ce qu'il vous faut.—Il nous faut aussi de la soie et du coton. —Antoine a-t-il ce qu'il lui faut?—Il a plus qu'il ne lui faut.—Que faut-il à ce poète?—Il lui faut ce qu'il n'a pas: de la modestie et du talent (et de l'esprit).—Faut-il une grammaire espagnole à cet enfant?—Je ne me souviens plus de ce qu'il lui faut; mais je crois qu'il lui en faut une. —À qui faut-il de l'argent?—Aux pauvres de notre paroisse.

35e. *Exercice.*

Seriez-vous satisfait de recevoir de l'argent?—Je serais fort satisfait, car je n'en ai plus.—Mesdames, ces fleurs vous plairaient-elles?—Elles nous plairaient beaucoup.—Ce marchand vendrait-il du drap au pauvre poète?—Il ne lui vendrait rien: il n'aurait pas d'argent pour le payer.—Ce tailleur viendrait-il chercher le drap?—Non, il ne viendrait pas le chercher.—Que ferait-il?—Je ne sais pas.—Viendrait-il chercher de l'argent?—Venir chercher de l'argent ici?—Je ne suis pas comme le poète dont vous venez de parler: j'ai de l'argent.—Le donneriez-vous tout à votre tailleur?—Non; mais je lui paierais son compte.—Parleriez vous au médecin de la maladie du général?—Non, je ne lui en parlerais pas.—Pourquoi ne lui en parleriez-vous pas?—Parce que cela ne plairait pas au général.—Iriez-vous au théâtre avec les fils du capitaine?—Comment pourrions-nous aller avec eux, nous ne les connaissons pas?—Ces peintres peindraient-ils un tableau aussi bon que celui qui est dans notre église?—Non, monsieur, ils ne le peindraient pas.—Il faut qu'ils le peignent.—Qu'ils le peignent?

Ils ne pourrons pas le peindre.—S'ils ne peuvent pas le peindre, il faudra que nous le peignions.—Jean, il faut que vous partiez demain.—Faudra-t-il que je parte de bonne heure?—Oui, de très-bonne heure. Il faudra que vous sortiez de la ville à cinq heures.—Faudra-t-il que vous veniez avec moi?—Non, je n'irai pas avec vous, parce qu'il faut que j'écrive beaucoup de lettres.—Faudra-t-il que vous les finissiez demain matin?—Oui; pour cela il faut que vous partiez sans moi.—Quand faudra-t-il que les domestiques viennent?—Il faudra qu'il viennent lundi.—Ce marchand veut son argent, est-il juste qu'il l'ait?—Oui, c'est juste; mais il est impossible qu'il l'ait aujourd'hui.—Ne sera-t-il pas bon qu'il fasse le compte?—Il ne faut pas qu'il le fasse, parce que je l'ai.—Voulez-vous que nous allions chez le juge?—Il ne faut pas que vous y alliez avec moi, j'irai seul.—Est-il bon que le domestique soit ici à présent?—Non, je ne veux pas qu'il soit ici.—Voulez-vous que nous sortions ce matin?—Ou voulez-vous que nous allions?—Je désire que nous allions par le bord de la rivière.—Le juge n'est-il pas encore ici?—Non, monsieur; je ne l'ai pas encore envoyé chercher.—Il faut que vous l'envoyiez chercher, parce qu'il est bon que je lui parle avant de sortir.—Alors il sera bon que je reste ici?—Il est possible qu'il ne vienne pas ce matin: s'il n'est pas ici dans une demi-heure, nous sortirons ensemble.—Je désire beaucoup qu'il vienne bientôt et qu'il ne reste pas long-temps ici, car la matinée est si belle qu'on ne peut pas rester à la maison.

36e. *Exercice.*

Que désirez-vous que je fasse?—Je veux que vous fassiez votre exercice.—Je le ferai, pourvu que je puisse écrire.—Si vous le faites, je vous en saurai bon gré.—Très-bien, je le ferai, pourvu que vous m'en sachiez bon gré.—Pour le faire, il faut que vous sachiez la leçon.—Alors il vaudra mieux que je l'apprenne, car je ne la sais pas encore.—Oui, il sera bon que vous l'appreniez.—Il est possible qu'il me

faille deux heures pour l'apprendre.—Pourvu que vous puissiez la savoir, peu importe le temps.—Vous faut-il encore du drap?—Il est possible qu'il m'en faille encore trois mètres.—Faut-il que vous les achetiez à présent?—Oui, pourvu que vous vouliez me les vendre.—Que je veuille vous les vendre! Oui, monsieur: un marchand veut toujours vendre ses marchandises. Mais il faut que vous sachiez le prix.—Oui, combien vaut le mètre?—Quatre-vingts francs. —Est-il possible que ce drap vaille tant?—Il sera bon que vous le voyiez.—Non, pourvu qu'il soit très-bon, je l'achèterai.—Voulez-vous que je vous le donne à présent?—Non, il vaudra mieux que mon domestique vienne le chercher ce tantôt.—Avez-vous déjà vu le juge?—Je n'ai pas pu le voir; il est à la campagne; mais il est possible que je le voie demain.—Si vous lui parlez de moi, je vous en saurai bon gré.—Que voulez-vous que je lui dise?—Je désire que vous lui parliez du livre que je viens d'écrire.—Ne vaudra-t-il pas mieux que vous alliez le voir?—J'irai le voir, pourvu que vous veniez avec moi.—Pourquoi n'êtes-vous pas allé vous promener ce matin?—Je ne pouvais pas sortir, il fallait que j'écrivisse deux verbes et que j'étudiasse ma leçon. Ne vaudrait-il pas mieux que vous parlassiez?—Pour cela, il faudrait que j'eusse quelqu'un avec qui parler.—Que voulait votre frère?—Il voulait que nous sortissions ensemble. —Et sortîtes-vous?—Non, monsieur. Je lui dis qu'il vaudrait mieux que nous restassions à la maison pour finir nos exercices.—Et resta-t-il avec vous?—Oui; parce qu'il fallait qu'il fît les siens.—Quels exercices fallait-il que vous finissiez?—Les exercices français.—Cet auteur ne désirait-il pas que vous lissiez le livre qu'il vient d'écrire?—Si fait, il voulait que je le lisse; mais je lui dis qu'il vaudrait mieux qu'il vous le donnât.—J'aurais voulu que vous l'eussiez lu. —Faut-il que vous ayez fini avant de sortir?—Il serait bon que j'eusse fini à une heure; mais il n'est pas possible que j'aie écrit tant de lettres avant trois heures, ainsi il vaut mieux que vous sortiez seul.—Il aurait mieux valu que nous sortissions ensemble.—Que dit le juge?—Qu'il faut que nous soyons sortis de la ville avant cinq heures.—Est-il possible que nos troupes en soient venu aux mains avec

l'ennemi?—Pourvu que le général soit arrivé à temps, elles en seront déjà venu aux mains.—Il serait bon que nous eussions été là.

37e. *Exercice.*

Comment cet enfant se blessa-t-il?—En coupant du bois. —Le tailleur se blessa-t-il en coupant du drap?—Il ne se blessa pas en coupant du drap, mais en mangeant une pomme.—La mangeait-il en parlant?—Il la mangeait en jouant avec ses enfants.—Chantez-vous en dormant?—Je ne chante pas en dormant, mais je marche toujours en parlant.—Comment ces soldats voyageaient-ils?—Toujours en chantant et en parlant de la guerre.—Apprîtes-vous beaucoup de nouvelles choses en voyageant avec eux?—J'appris qu'il y a des hommes qui savent mourir en chantant.—Votre exercice n'est pas bien écrit, comment l'écrivîtes-vous?—Je l'écrivis en rangeant mes livres.—Le domestique est-il blessé?—Oui, il se fit une blessure en coupant du bois. —Que faisait-il dans la salle?—Il rangeait les chaises.—Dormez-vous en étudiant?—En étudiant! non; mais j'ai toujours envie de dormir quand j'écris les exercices.—Que fîtes-vous en entendant la voix de ce poète?—Nous nous en fûmes en courant, et en sortant de la maison nous allâmes nous promener.—Entendîtes-vous ses paroles?—Non, nous ne restâmes pas dans la chambre, parce que nous savions qu'il allait dire des sottises.—C'est un homme de mérite.—Je ne sais pas s'il a beaucoup de mérite, mais ses idées ne me plaisent pas.—Elles ne me plaisent pas non plus.—Vous en allez-vous?—Oui, nous nous en allons; mais nous reviendrons bientôt.—Quand reviendrez-vous?—En sortant de chez N.—Que ferai-je en attendant?—En attendant que nous revenions, écrivez vos exercices, mais ne les écrivez pas en dormant.—Avez-vous vu la montagne qui domine (dominant) la plaine où sont les troupes?—Oui, je l'ai vue. —La plaine est pleine d'eaux stagnantes.—Savez-vous pourquoi les troupes restent là?—Oui; craignant que la paix ne durât pas, le général est sur ses gardes, et il ne veut pas les licencier.—Prévoyant que je ne serais pas à

la maison, que fîtes-vous?—Sachant que vous n'étiez pas ici, je ne vins pas.—Cet homme est bien fatigant avec ses contes qui ne sont pas très-amusants.—La musique est-elle florissante dans ce pays-ci?—Oui, tous les beaux-arts sont florissants ici.—Ces pauvres furent-ils reconnaissants?—Oui, monsieur, mais ils reçurent votre présent avec des mains tremblantes.—Reçûtes-vous une réponse satisfaisante?—Elle fut très-satisfaisante et très-consolante.—Si vous voulez je vous la lirai.—Je vous en serai très-reconnaissant.—Les livres qu'il écrit ne sont-ils pas bien fatigants?—Oui, ils le sont; mais il a quelquefois des idées très-frappantes.—C'est vrai; mais pas très-amusantes.—Il devient très-complaisant, car il va lisant ses œuvres à tous ceux qui veulent l'écouter.—Ceux qui l'écoutent sont plus complaisants que lui, car je suis tout tremblant, (seulement) en entendant sa voix.

38e. *Exercice.*

N'avez-vous pas de nouveaux livres?—J'ai des livres, mais ils ne sont pas nouveaux.—Ce peintre n'a-t-il pas du talent?—Il a beaucoup de talent et de modestie.—Ce négociant n'a-t-il pas de l'honnêteté?—Il a beaucoup d'honnêteté; c'est un honnête homme.—N'a-t-elle pas eu de la beauté?—Elle en a beaucoup eu quand elle était jeune.—Ces dames n'ont-elles pas eu des diamants.—Elles ont eu des diamants, des rubis et beaucoup de perles.—N'aviez-vous pas des frères et des sœurs?—J'avais deux frères et une sœur.—Le maître n'eut-il pas des écoliers inattentifs?—Je ne sais pas si ceux qu'il avait étaient inattentifs, mais je crois que ceux qu'il a à présent sont très-attentifs.—N'eus-je pas tort de lui répondre ainsi?—Oui, vous avez eu tort, parce qu'il avait raison.—Ces demoiselles n'auront-elles pas des robes plus à la mode?—Elles n'en auront pas d'autres, parce que celles qu'elles ont sont à la mode.—Cet auteur n'aura-t-il pas des connaissances très-utiles?—Ses connaissances disent qu'il en aura.—Pourquoi n'aurons-nous pas eu du pain et du vin?—Vous n'aurez eu ni pain ni vin, parce que vous

aurez eu autre chose.—Pourquoi n'auriez-vous pas de la patience comme votre frère?—Parce que je suis plus vif que lui.—Avez-vous froid?—Non; il fait chaud ici.—Avez-vous faim?—Oui, j'ai soif et faim.—Aviez-vous peur du chien?—Je crois que oui.—Êtes-vous peureux?—Je ne suis pas peureux, mais cet énorme chien est très-méchant.—Quel temps fait-il aujourd'hui?—Il fait très-beaux.—Ne fait-il pas bien froid?—Il fait froid, mais pas autant qu'hier.—Viendrez-vous à bout de votre tâche?—J'en serais déjà venu à bout, mais mon papier est plein de taches d'encre, et j'avais beau faire je ne pus en venir à bout.—N'aviez-vous pas bien faim le jour que nous fûmes à la chasse?—J'avais une faim de loup et une soif insatiable.—Oui, et nous eûmes beau faire, nous ne bûmes ni ne mangeâmes ce jour-là.—Combien y a-t-il que vous avez reçu la lettre de votre père?—Il y a deux mois.—Et votre argent, combien y a-t-il que vous l'avez reçu?—Depuis que je ne vous ai vu je n'ai pas reçu un seul franc.—Depuis quand avez-vous parlé au tailleur.—Depuis deux mois; depuis que je suis revenu de la campagne.—Y a-t-il long-temps que Pierre est à Madrid?—Je ne sais pas, mais je crois que oui.—Depuis quand lui avez-vous écrit?—Depuis qu'il est parti d'ici, je lui ai écrit deux lettres.—Combien y a-t-il que vous n'êtes allé en Espagne?—Il y a plus de cinq ans.—Depuis que je connais le frère de M. D. je l'aime chaque jour davantage.—Il y a long-temps que je ne le vois pas; où est-il?—Il est ici; mais depuis que vous êtes revenu de la campagne, il n'est pas venu chez nous.—Depuis quand, dites-vous?—Depuis cinq jours.

39e. *Exercice.*

Voyez-vous ce petit homme dans la rue?—Non, mais j'aperçois un gros homme dans le jardin.—Cette énorme femme n'est elle pas la marchande de soie?—Oui, c'est-elle.—Savez-vous qu'elle a de très-gentils enfants.—Oui, et une très-jolie petite fille.—Que faites-vous de cet énorme chien que je vois dans la cuisine?—Cet énorme chien,

comme vous dites, est très-bon, il ne mord que les mendiants.—Est-il meilleur que celui du voisin?—Oui, il est meilleur et plus beau.—Qu'avez vous dans cette petite cage? —Deux vilains petits oiseaux qui ne me plaisent pas beaucoup: ils sont fort laids.—Connaissez-vous les filles du général?—Je les ai vues l'autre jour chez madame L.; elles sont fort aimables et très-polies.—Fi! quel vilain petit chien!—Il est un peu laid, c'est vrai, mais il n'est pas plus laid que celui de mon frère, et il est meilleur.—Je ne puis pas finir mes exercices, ils sont fort longs.—Qu'avez-vous fait cette semaine?—J'ai fait un tour à la campagne.—Où êtes-vous allé?—Par le bord de la rivière jusqu'au pont; vous savez, ce petit pont qui a quatre pieds de largeur et dix de longueur.—Oui, de ce côté-ci du moulin.—Celui-là même. Je traversai le pont, et je pris le chemin qui mène à la tour.—On dit qu'elle a plus de deux cents pieds de haut et cinquante de large.—Je crois que oui. Je vis à terre une énorme pierre qui a trente pieds de longueur, dix de largeur et sept d'épaisseur.—Par où revîntes-vous?—Je fis le tour du mur (de la muraille), j'entrai dans le bois, je passai par le carrefour, et je pris la grande route. En sortant du bois, j'entendis un coup de feu, et quatre petits oiseaux tombèrent à terre.—Était-ce un coup de fusil?—Je ne sais si c'était un coup de pistolet ou un coup de fusil; ce que je pui dire c'est que ce n'était pas un coup de canon. —Jusqu'où allâtes-vous par la grande route?—Jusqu'à la terrasse.—La terrasse est-elle finie?—Oui, et le fossé aussi. —Quelles sont les dimensions du fossé?—Il a cinq cents pieds de long, douze de large et sept de profondeur.—Traversâtes-vous le fossé?—Non. Je fis le tour de la terrasse, et je passai par le moulin.—Était-il tard?—Oui, et comme j'étais pressé, je me mis à courir, et je tombai par terre. Un énorme chien qui était là se mit à courir après moi.—Que fîtes-vous alors?—Je me mis derrière un arbre.—Où est mon coffre?—Quel coffre?—Le grand coffre qui a presque cinq pieds de long.—Il est derrière la table, dans l'autre chambre.—Je ne le vois pas derrière la table.—Je vais voir où il est.—Je le vois de ce côté-ci de la porte.—Et vous disiez qu'il était de l'autre côté.

40e. *Exercice.*

Connaissez-vous ces dames?—J'ai le plaisir de les connaître.—Sont-elles aimables?—La mère et la fille sont très-aimables.—Qui est dans le salon?—Le grand père et les oncles de Jean.—Aimez-vous les poètes, les auteurs et les professeurs?—J'aime à les entendre parler des sciences et des arts.—Que suis-je?—Vous êtes mortel comme tous les hommes.—Oui, mais mon âme est immortelle.—Mon oncle veut son épée, savez-vous où elle est?—Je ne sais pas, je ne l'ai pas.—Vous n'avez pas l'épée de mon oncle?—Non; sur mon honneur, je ne l'ai pas.—L'avez-vous brisée?—Je ne l'ai jamais vue, ni eue.—Où avez-vous mal?—J'ai mal à un pied.—Vous êtes-vous cassé le pied?—Non. Je dis qu'il me fait mal.—Comment le domestique brisa-t-il ma montre?—Votre montre tomba à terre et se brisa.—Le domestique ne se cassa-t-il pas la main?—Il ne se cassa pas la main, mais elle lui fait encore mal.—Qu'est-ce qui fait mal à ce malade?—La tête, la main, le bras, le doigt et les pieds lui font mal.—N'allez-vous pas souvent vous promener à la campagne?—Chaque matin je fais un tour dans la campagne. Je suis admirateur de la campagne?—Passez-vous quelquefois par le moulin?—Oui, la situation en est délicieuse, et les environs en sont très-agréables.—Comment aimez-vous le joli petit village qui est de l'autre côté de la rivière?—Beaucoup. Les maisons en sont très-jolies.—Les rues en sont-elles très-larges?—Les rues n'en sont pas fort larges, mais elles ne sont pas étroites.—Les maisons ont-elles des jardins?—Oui, chaque maison a son petit jardin entouré d'arbres.—Ce site n'est-il pas très-agréable avec ses prés et ses bois?—Oui, j'en admire la rivière avec son pont et ses moulins; les bois avec leurs hauts arbres, et le village dominé par une belle montagne.—Aimez-vous ces poires?—La saveur en est délicieuse.—N'admirez-vous pas notre église?—J'en admire les dimensions. Le clocher en est beau; quelle en est la hauteur?—Deux cent cinquante pieds.—N. a-t-il le même domestique?—Non; aucun domestique ne lui plait.—Je connais un certain homme qui lui plairait.—Certaines dames que vous connaissez ne par-

lent-elles pas trop?—Il y a tels hommes que je connais qui ne parlent pas moins que les femmes que vous dites.—Oui, mais ils ne disent pas de telles sottises.—Ils ne disent pas les mêmes sottises, c'est vrai, mais ils en disent autant qu'elles.—Je n'aime pas cet homme.—Pourquoi?—Je ne sais, mais . . .—Que voulez-vous dire avec ce mais . . . ? —Vous le savez bien, n'est-ce pas?—Donnez-moi une raison quelconque, car je ne sais rien.—Bien, nous parlerons de cela un autre jour.

41e. *Exercice.*

Que ce site est beau! N'admirez-vous pas ces collines couvertes d'arbres chargés de fruits déjà murs? Et comment aimez-vous ce clair ruisseau?—J'admire la rapidité de son cours, et la beauté de ses eaux limpides.—Et ces prairies émaillées de fleurs odoriférentes, ne vous plaisent-elles pas?—Tout m'intéresse dans ce séjour plein d'attraits. —À tous ces attraits enchanteurs de la campagne, qui nous plaisent tant, la jeunesse inconsidérée préfère les perfides douceurs d'un vain monde.—Si elle s'y livre, c'est qu'elle ne sait pas que ce sont des poisons lents qui détruissent dans l'âme le noble enthousiasme du bien, et les semences précieuses des vertus sublimes.—La jeunesse inconsidérée oui, mais la jeunesse sensée admire comme nous toutes les beautés de la nature.—Que ces hommes sont heureux! Ils ont des femmes vertueuses, des fils intelligents et des filles que tout le monde admire.—Pourquoi détruisez-vous ces fleurs odoriférentes?—Je les détruis parce que l'odeur en est très-mauvaise.—Mais les couleurs en sont belles, n'est-ce pas?—Non: les couleurs en sont trop claires.—Le roi et le berger sont-ils égaux?—Oui, rois, pasteurs, villageois, tous les hommes sont égaux après la mort.—Que sont devenus le général et le capitaine?—L'un et l'autre sont morts.—Qui les a vus mourir?—Moi, monsieur, je les ai vus de mes deux yeux.—Le père, la mère et la fille ne sont-ils pas très-orgueilleux?—La mère et la fille sont orgueilleuses, mais le père est ambitieux.—Votre oncle et votre cousine sont-ils

arrivés?—Ils ne sont pas encore arrivés.—Apercevez-vous cette prairie et ce coteau pleins de fleurs?—Oui, je les vois de l'autre côté de la rivière.—Cet homme a-t-il de l'amour-propre?—De l'amour-propre et de l'ignorance.—Est-il présomptueux?—L'amour-propre et l'ignorance sont toujours présomptueux.—Que manifesta-t-il dans cette occasion?—Un orgueil ou une ambition excessive.—Comment ce mendiant allait-il par les rues?—Il allait la tête, les pieds et les bras nus (nu-tête, nu-pieds et nu-bras).—Donnez-moi un demi-franc, et vous me devrez encore trois francs et demi.—Serez-vous encore chez vous dans une demi-heure?—Je serai ici à trois heures et demie.—Feu la sœur de Louis n'était-elle pas très-charitable?—Sa feue sœur était aussi charitable que la feue cousine de N.—Les roses sentent-elles bon?—Oui, elles sentent bon; mes ces autres fleurs sentent fort mauvais.—Ces chevaux coutent-ils cher?—Il ne coutent pas cher, ils ne sont pas chers.—Quelle heure est-il?—Il est quatre heures et demie.—Bon, j'ai encore une demi-heure.—Que faites-vous?—Vous en allez-vous nu-tête?

42e. *Exercice.*

Ce vin est-il bon à boire?—Non, monsieur, il n'est pas bon a boire.—À quoi est-il bon?—Il n'est bon à rien; il est très-mauvais.—Est-il bon de parler français quand le maître n'est pas ici?—Le maître dit qu'il est toujours bon de le parler.—De quoi ce médecin est-il mécontent?—Il est mécontent de son sort.—N'est-il pas capable de guérir ses malades?—Oui, il en est capable; mais il dit qu'il est ennuyé de la vie de médecin.—Êtes-vous chargé d'écrire au ministre?—Oui, mais je ne suis pas propre à cela.—N'êtes-vous pas fatigué de tant écrire?—Je sais que cela est nuisible à la santé; ainsi je suis disposé à sortir avec vous.—Ce poète n'est-il pas très avide de louange?—Oui, il est avide et orgueilleux; mais incapable d'écrire un bon livre.—Mais il est utile à son père.—Je le sais, et je conviens qu'en cela il est digne de louanges.—Êtes-vous prêt à sortir à présent?—Pas encore, mais je le serai dans une demi-

heure; alors nous ferons un tour dans le jardin, car il est bon de sortir après avoir été trois heures et demie dans une petite chambre pleine de livres, de plumes, d'encre, de papier et de beaucoup de choses qui ne sont bonnes à rien.—Était-il juste de prendre les livres de cet enfant?—Il était prudent de les lui prendre, parce qu'il les aurait salis.—Dites-moi s'il est prudent de parler comme vous le fîtes hier?—J'avais affaire à des amis, et ainsi il n'était pas imprudent de parler comme je le fis.—Verrez-vous le ministre aujourd'hui?—Il est possible que je le voie; j'ai affaire à lui.—Avez-vous beaucoup à faire à présent?—J'ai des affaires par-dessus la tête.—Et est-il possible de savoir pourquoi vous avez tant d'affaires?—Il est impossible que je vous le dise.—J'avais bien affaire de venir ici pour recevoir une telle réponse.—Je ne me mêle pas de vos affaires, ainsi ne vous mêlez pas des miennes.—Qu'avait affaire de venir ici cet homme qui se mêle toujours des affaires d'autrui?—Garçon!—Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?—Le maître du café est-il à la maison?—Non, monsieur, il vient de sortir; vouliez-vous lui parler?—Oui, j'avais deux mots à lui dire.—Bien, vous pouvez me les dire.—J'ai affaire à lui, et non à vous.—Ce jeune homme était le garçon du café, et il aimait beaucoup à se mêler des affaires des autres.—Le service divin finira-t-il bientôt?—Je ne sais pas; je ne suis pas encore allé à l'église.—Ne servez-vous pas la messe?—Si fait, monsieur; mais ce matin je n'ai pas pu aller à l'église, j'avais beaucoup de choses à faire.—Est-ce que je vous gêne?—Vous ne me gênez en rien.—Et mes livres?—Ils ne me gênent pas non plus.—Si vous ne finissez pas, je pars seul.—Ne vous gênez pas pour moi.

43e. *Exercice.*

Le village est-il bien loin?—Il n'est pas bien loin; vous pouvez l'apercevoir d'ici.—A-t-il une église?—Oui, et elle est fort belle.—Le clocher est-il bien haut?—Il a environ (à peu près) vingt toises de hauteur.—Les rues en sont-elles

larges?—Elles sont comme les rues de tous les villages, elles ont à peu près vingt-quatre pieds de largeur.—Les environs en sont-ils beaux?—Ils sont très-beaux. Le village est sur le bord de la rivière; un chemin plein d'arbres mène au bois par des prairies toujours couvertes de fleurs. —Le chemin est-il long?—Il a environ cent toises de long. —Avez-vous fait quelque découverte?—Oui, j'ai découvert un ruisseau dans le bois.—Est-il loin du carrefour?—Il n'en est pas très-loin.—Je ne l'ai jamais vu.—Il est dans un site très-agréable, couvert de très-hauts arbres.—Avez-vous beaucoup travaillé aujourd'hui?—Oui, depuis le matin jusqu'à présent.—Avez-vous beaucoup à faire?—J'ai des affaires par-dessus la tête.—Eh bien, moi, je n'ai pas beaucoup d'affaires, depuis que je n'ai plus affaire au ministre. —Pierre parle-t-il mieux français que Louis?—Lui? il ne parle ni français ni espagnol.—Que faisiez-vous avec eux à la campagne?—Eux, ils sortaient tous les matins; mais moi, je restais à la maison.—N. dit qu'il va en France; moi, je crois que non, et vous?—Moi, je crois que oui.—Le maître dit que votre exercice est meilleur que le mien.—Moi, je ne dis pas cela.—Mais il le dit, lui.—Vous parliez à Pierre et à ses cousins, que disiez-vous?—Lui, il parlait de la guerre; eux, ils ne disaient rien, et moi, je ne croyais pas un mot de ce qu'il disait.—Cela lui plaisait-il, à lui?—Je crois que oui.—Eh bien moi, je crois que non.—Ce qu'il disait était-il croyable?—Non.—Que faisais-tu ce matin dans ta chambre?—Moi?—Oui, toi.—Moi, j'étudiais.—Je crois que non, car toi, tu n'étudies jamais.—Voyons! que faisons-nous ce matin, toi et moi?—Moi, je ne sais pas ce que je ferai, et toi, le sais-tu?—Moi, je lirai, et toi?—Moi, j'irai faire un tour dans le jardin.—Quelqu'un est-il venu ici?—Personne n'est venu.—Que faisais-tu dans ma chambre?—Moi, monsieur?—Oui, toi et ton frère, que faisiez vous?—Moi, je peignais, et lui, il lisait un livre de fables. —Et toi, tu me fais un conte.—Mon frère et moi, nous ne faisons jamais de conte.—Par où passâtes-vous, vous, vos amis et Pierre?—Eux et nous, nous passâmes par le bois; mais Pierre et l'enfant du voisin passèrent par le pont.—Si lui et l'enfant ne viennent pas bientôt, je m'en prendrai

à vous.—Voyons! ce n'est pas notre faute ni à moi, ni à aucun de mes amis.—Vous et moi, nous le verrons à présent même.

44e. *Exercice.*

Iront-ils à la campagne, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques?—Ni eux ni les femmes n'iront à la campagne, ils resteront à la maison; mais comme les enfants veulent sortir, eux et deux domestiques iront faire un tour à la campagne; ils iront au village dont les environs sont si agréables.—Ne pouvez-vous pas aller avec eux?—Moi, non; parce que j'ai beaucoup à faire.—Ces pères parlent beaucoup de leurs fils; sont-ils instruits, eux qui sont si paresseux?—Je crois que non, car les paresseux n'apprennent pas beaucoup; et eux et leurs cousins n'étudient jamais.—Ainsi, ils n'auront pas beaucoup d'instruction, n'est-ce pas?—Cela, nous le savons, vous, leurs maîtres et moi.—N'êtes-vous pas bien peureux, toi et ta sœur?—Moi, je ne suis pas peureux, ni elle non plus.—N'avait-elle pas peur du chien que ton père m'a donné?—Je crois que oui; mais elle en avait peur parce qu'il la mordait.—Comment, il la mordait!—Oui, il la mordit un matin; mais elle, qui est bonne, ne se plaignit pas à mon père.—Ne mentez-vous pas, toi et ta sœur quand vous dites que le chien mord?—Non, monsieur; ma sœur et moi, nous n'avons jamais dit un mensonge.—Antoine et moi, nous avons vu une fort belle maison de l'autre côté du pont; savez-vous à qui elle est?—De laquelle parlez-vous?—De celle dont les portes sont vertes.—Elle est au général espagnol.—Je le pensais, et je le dis à Antoine.—Deux dames se promenaient dans le jardin; mais comme nous étions très-loin, ni Antoine ni moi nous ne pûmes les reconnaître.—Les dames dont vous parlez sont Espagnoles.—Sont-ce les sœurs du général?—Je ne sais pas.—Avez-vous vu les bijoux dont j'ai fait emplettes?—Ceux pour lesquels vous et votre sœur vous avez payé deux mille francs.—Non, je ne parle pas de ceux que ma sœur et moi nous avons achetés; je parle de ceux dont mon oncle me fit présent.—Comment, votre oncle

vous fit un cadeau!—Oui, mais le cadeau dont je parle n'est qu'une bagatelle qui ne coûta pas plus de quatre-vingts francs.—De quoi vous plaigniez-vous?—Je me plaignais des paroles que vous avez dites (que vous dîtes).—Et à qui vous plaigniez-vous?—À votre sœur qui est meilleure que vous.—Où mène ce chemin?—Le village où il mène, c'est le village d'où je viens de sortir.—Mon ami et moi, nous sommes étrangers, et nous ignorons les chemins; par où passerons-nous pour arriver au village?—Par le chemin par où passe tout le monde.—Très-bien, mais où est ce chemin?—Le chemin où vous êtes: il n'y en a pas d'autres.—Où est la maison du général espagnol?—L'étranger dont vous parlez est-il général?—Quoi! vous ne le saviez pas!—J'ignore qui il est; mais je sais où est la maison, elle n'est pas loin de la rue par où vous passerez; vous pouvez l'apercevoir d'ici, c'est la maison dont les fenêtres sont ouvertes.

45e. *Exercice.*

Où demeurez-vous?—Je demeure chez mon cousin.—Vos frères demeurent-ils avec vous?—Ils demeuraient avec moi, mais ils ont pris maison.—Savez-vous où demeure le juge?—Il demeure toujours dans la même résidence.—Qu'admiriez-vous ce matin quand je passais dans la Rue Neuve?—J'admirais la résidence du ministre, c'est une fort belle maison.—Que ferons-nous à présent?—Prenons un livre et lisons.—Quel livre prendrons-nous?—Le livre de fables qui est sur la table.—Quel est l'auteur de ces fables?—La Fontaine, auteur français qui vivait dans le dix-septième siècle.—Antoine, viens ici, prends ce papier et écris ta lettre.—Le père et le fils sont-ils bien terribles (à craindre)?—Les peureux les craignent, mais ceux qui n'ont pas peur d'un autre homme ne les craignent pas.—Les beaux-arts n'ont-ils pas beaucoup d'attraits?—La peinture et la musique m'enchantent.—L'oncle et le cousin de N. se connaissent-ils en peinture?—Oui, tous les deux (l'un et l'autre) s'y connaissent.—Cet homme ne se rend-il pas très-ridicule?—Ses folles amours et ses fausses idées le rendent

ridicule?—Qu'admiriez-vous tant, vous et votre cousin?—Lui et moi nous admirions les beautés de la campagne.—Que dirent mon père et le maître?—Ils dirent que si vous ou moi étudions bien, ils nous donneront une récompense.—Savent-ils que vous avez jeté vos livres par la fenêtre?—Je crois qu'ils ne le savent pas.—Ils le sauront bientôt, parce que si Jean ou Louis le sait il le leur dira.—Eux qui savent tant de choses, ils ne savent pas les nouvelles qui viennent d'arriver par le courrier.—Dites-les-moi, à moi qui suis votre ami.—Je vous les dirai ensuite; je vais finir cette lettre, je veux l'envoyer à la poste.—Qui la mettra à la poste?—Le domestique ou le garçon l'y mettra.—La mère ou la fille a-t-elle eu des nouvelles de Madrid?—Le courrier n'est pas encore arrivé.—Qui a jeté mon chapeau par la fenêtre?—Louis ou Jean l'a jeté.—Vous qui êtes son ami, pourquoi n'aimez-vous pas ses fils?—Parce qu'ils se sont rendus ridicules.—Qu'est-ce qui la rend si aimable?—Sa candeur, aussi bien que son innocence, la fait aimer.—Ce jeune homme était-il marchand?—Le fils, comme le père, était marchand.—Tous les ennemis périrent-ils quand ils en vinrent aux mains avec nos troupes?—La moitié périt, mais la plupart se rendirent à discrétion. Généraux, officiers, soldats, tout fut pris.—Qui vous le dit?—Un de mes cousins me le dit.—Pourquoi êtes-vous venu si tard?—Une troupe de garçons encombrait la rue, et je ne pouvais pas passer: mais bientôt ils se mirent â courir après un chien, et un des enfants qui couraient après le chien, tomba par terre, et se cassa un bras.

46e. *Exercice.*

Ce maître donne-t-il de bons conseils à ses élèves?—Il leur donne de très-bons conseils.—Que leur dit-il?—Il leur dit: Soyez très-attentifs, étudiez beaucoup et aimez vos parents.—Que font ces mauvais écoliers?—Ils chantent et ils dansent, mais ils n'étudient pas; ainsi ils ne savent jamais leurs leçons.—Que ferai-je quand je finirai d'écrire cette lettre?—Quand vous l'aurez finie, vous la porterez à

la poste.—Aimez-vous à dormir beaucoup?—Quand je suis fatigué, j'aime à dormir la grasse matinée; mais quand je ne suis pas fatigué, je me lève de bonne heure.—Que fait le paresseux?—Il dort la grasse matinée, il joue, se promène, et, pourvu qu'il n'ait rien à faire, il est satisfait.—Que faisiez-vous quand vous étiez à la campagne?—Je me levais de bonne heure, j'allais me promener, et quand j'étais fatigué de la promenade, je revenais à la maison.—Qu'est-ce qui plait à la campagne?—Tout ce qui s'offre à la vue plait à la campagne: les hautes montagnes, les prés couverts de fleurs, les beaux bois avec leurs grands arbres, les eaux limpides des ruisseaux, tout cela enchante la vue.—Par ce que vous dites, la campagne est une demeure bien agréable.—Cet auteur écrit-il encore?—De quel auteur parlez-vous?—Ne savez-vous pas de qui je parle?—Voulez-vous parle de N.?—Oui.—Ne lui aviez-vous pas prêté les fables de La Fontaine?—Oui, je les lui avais prêtées, mais il me les a rendues.—Pouvez-vous me les prêter à présent?—Je vous les preterai avec beaucoup de plaisir, si vous voulez les lire.—J'aimerais beaucoup à les lire, et même à les apprendre.—Eh bien, prenez-les, lisez-les et apprenez-les si vous voulez?—Cet académicien pense-t-il beaucoup?—Il pense et il écrit beaucoup, mais il parle peu.—L'homme qui a de l'ambition est-il heureux?—Il ne peut pas être heureux, il est insatiable.—Par quoi commencez-vous?—Je commence par mon exercice et ensuite j'étudie les verbes.—Quand les pauvres malades du village sortiront-ils de l'hôpital?—Quand le médecin les aura guéris.—Quoi que vous disiez on ne vous croira pas.—Aimez-vous à vous promener au clair de la lune?—La lumière de la lune me plait beaucoup: elle est beaucoup plus douce que la lumière du soleil.—Savez-vous si le fils du professeur enseigne encore la géographie aux enfants des pauvres?—Le fils du professeur n'est pas ici; pendant que vous étiez à Madrid, il a obtenu un bon emploi à Paris, où il réside à présent.—A-t-il affaire au ministre?—Quand il partit d'ici, il me dit que oui; mais je crois que non, parce que son père dit qu'il est chez un riche négociant.—Quoi que dise le père, je ne puis pas le croire.

47e. *Exercice.*

Pouvez-vous réciter votre leçon à présent?—Je ne peux pas la réciter, je ne la sais pas encore par cœur.—Apprenez-vous toutes vos leçons par cœur?—Non pas toutes; j'apprends toujours par cœur les verbes et les fables.—Le vent souffle très-fort ici.—Oui: les fenêtres et la porte sont ouvertes, et comme il fait beaucoup de vent, l'air entre dans la chambre avec impétuosité.—Eh bien, fermez les fenêtres.—Si je les ferme, il fera bien chaud ici, et je n'aime pas la chaleur.—Préférez-vous le froid au chaud?—Ni une chaleur excessive, ni un froid rigoureux ne me plaisent.—Alors vous n'aimeriez pas à passer l'hiver en Russie. —L'hiver y est'il très-rigoureux?—Oui, et le froid y est excessif.—Quand faudra-t-il réciter la leçon?—Quand vous la saurez.—Nous la savons déjà par cœur.—Puisque vous la savez, apprenez par cœur le verbe *réciter.*—Que faites-vous quand Pierre vient ici?—Quand nous avons fini notre tâche, lui et moi, nous prenons nos fusils, nous allons à la campagne et nous chassons.—Puisque nous avons fini, voulez-vous que nous allions faire un tour?—Avec beaucoup de plaisir; lorsque j'aurai fini cette lettre que j'écris à mon frère, nous sortirons.—Est-elle longue la lettre que vous écrivez?—Elle n'est pas très-longue; mais il faut que je la finisse avant de sortir, parce que je veux que vous la lisiez.—Le beau chien que je vois dans le jardin est-il à vous?—Il n'est pas à moi, il est à mon père.—Le fusil que je vois sur cette table-là est-il aussi à votre père?—Ce fusil est à moi, c'est un présent (un cadeau) que mon oncle me fit.—À qui sont les deux maisons que je vois là-bas?—Elles sont à un général espagnol.—L'homme qui a du courage craint-il quelque chose?—L'homme qui a du courage ne craint ni le danger ni l'adversité.—Que me veut cet homme? —Il désirerait vous parler, si vous n'étiez pas occupé.—Très-bien; lorsque j'aurai fini, je lui parlerai.—Ne pourriez-vous pas lui parler à présent même?—S'il n'avait que quelques mots à me dire je lui parlerais; mais comme j'ai tant à faire, dites-lui que je ne puis pas lui parler.—S'il avait fait beau hier, je serais venu vous voir.—Je vous en aurais

été très-reconnaissant; mais puisque vous êtes ici, ne pourrions-nous pas écrire nos exercices?—Oui, si nous avions nos livres.—Ne sont-ils pas ici?—Ils seraient ici si nous ne les avions pas laissés chez le maître.—J'irai les chercher quand je sortirai d'ici.—Si vous allez chez le maître aujourd'hui, j'irai avec vous lorsque j'aurai vu mon père.—Si cet homme avait du courage, s'abandonnerait-il ainsi au désespoir?—Je crois que non.—Mais l'homme qui n'a pas de courage s'y abandonne.

48e. *Exercice.*

Pierre, je veux que vous alliez chez le juge, et que vous lui disiez que je l'attends à deux heures.—S'il n'était pas chez lui, vous iriez à l'hôtel de ville où il est tous les jours un peu avant deux heures.—Je doute qu'il y soit aujourd'hui, parce qu'il n'est pas encore revenu de la campagne.—Croyez-vous qu'il ne soit pas revenu?—Son domestique me l'a dit ce matin.—Je crains que le domestique n'ait dit un mensonge.—J'ai peur que mon oncle ne vienne cette semaine.—Et moi, je n'ai pas peur qu'il vienne, mais je crains qu'il ne vienne pas.—Croyez-vous que s'il venait il vous apporterait de l'argent?—Chaque fois qu'il vient il me fait un cadeau, parce qu'il dit que je deviens très-studieux.—Je ne pense pas que vous lui obéissiez toujours.—Pourquoi ne lui obéirais-je pas?—Je n'affirme pas que vous ne lui obéissez pas; mais je doute que vous lui obéissiez toujours.—Ce médecin a peur que les malades de l'hôpital ne meurent, parce que s'ils mouraient on s'en prendrait à lui.—Je doute qu'on s'en prenne à lui, mais je crains qu'ils ne les guérisse pas.—Le juge a-t-il rempli sa promesse?—Oui, monsieur, il l'a remplie.—Je n'en doute pas, car il y a peu d'hommes qui soient aussi honnêtes que lui.—Cette raison est la meilleure que vous puissiez donner, mais il n'est pas le seul qui sache remplir son devoir.—Je le sais; mais je veux dire qu'il est le plus honnête que je connaisse.—Est-ce le plus jeune de ces deux officiers que vous connaissez?—Je ne connais ni l'un ni l'autre.—La nouvelle maison de N. est-elle

bonne?—C'est la plus mauvaise maison qu'il y ait dans la ville, et la seule qui n'ait pas de jardin.—Ce professeur est-il savant?—C'est le plus savant qu'il y ait au collége, et le moins orgueilleux que je connaisse; il y a peu de professeurs qui aient autant de mérite que lui, et qui sachant autant de langues.—Craignez-vous que ce marchand ne remplisse pas sa promesse?—Il la remplira, et il nous donnera les meilleures marchandises qu'il ait dans sa boutique.—Ces idées vous plaisent-elles?—Les seules idées qui me plaisent, ce sont les bonnes.—Quelles que soient ces idées-là, elles ne sont pas mauvaises, mais nouvelles.—Je suis fâché que vous parliez ainsi, car toutes nouvelles qu'elles sont, elles ne me plaisent pas.—Quelques paroles que dise cet homme, vous les admirez toujours.—Êtes-vous fâché que je sois son ami?—Fâché, non; il suffit qu'il soit votre ami: il ne convient pas que je dise une autre parole.—C'est dommage qu'il ne fasse pas beau aujourd'hui, et il est à désirer que nos amis ne viennent pas ce matin, parce que nous ne pourrions pas sortir.—J'en suis fâché, mais il conviendra que nous allions les voir ce tantôt.—Ce général est-il très riche?—Oui; mais quelques richesses qu'il ait, il n'est pas aussi riche que le ministre.—Quelles que soient leurs richesses, ils ne sont pas heureux, parce qu'ils ont beaucoup d'ambition.—Cet exercice est très-difficile, et tout utile qu'il est, je ne peux pas le finir.—Ne suffit-il pas que vous en écriviez la moitié?—Non, il convient que je l'écrive tout.

49e. *Exercice.*

Que voulez-vous que nous fassions?—Je désire que vous vous conduisiez comme des gens de bien.—Faut-il que Jean fasse quelque chose?—Il faut qu'il écrive sa lettre à présent, car je veux qu'il l'ait finie dans une demi-heure.—Le juge désirera-t-il que nous allions encore au tribunal?—Il veut que vous y alliez encore deux fois.—Aura-t-il fallu que vous ayez eu beaucoup de temps pour écrire tant de lettres?—Deux heures me suffirent.—Je serai toujours fâché qu'ils se soient mal conduits envers ces gens de bien.—Est-

il possible qu'ils se soient mal conduits?—Il est à désirer que personne ne le sache.—Est-il possible que vous n'ayez pas trouvé le juge au tribunal?—Comme j'allais au tribunal, je le rencontrai dans la rue, avec un grand livre à la main, et un œillet à la bouche.—Lui parlâtes-vous de mon affaire?—Non, parce qu'il me dit qu'il viendrait ici ce tantôt.—Savez-vous ce que j'ai dans la main?—Si vous voulez que je le sache, il faut que vous ouvriez la main.—Il est dommage que vous ayez perdu votre argent.—Je croyais l'avoir perdu, mais je l'ai trouvé dans ma chambre.—Êtes-vous fâché de demeurer à la campagne?—Je n'en suis pas fâché; la campagne me plait beaucoup.—Je doutais qu'elle vous plût beaucoup.—Vous ne connaissez pas tous les plaisirs que nous avons à la campagne.—Pour que je les connusse, il faudrait que j'y allasse plus souvent.—Je voudrais que nous pussions y aller ensemble.—A-t-on trouvé le corps du capitaine?—On l'a trouvé parmi les morts.—Il fallait que vous me le dissiez pour que je le crusse.—Auriez-vous voulu qu'on ne le trouvât pas?—Je ne dis pas cela; mais il était à désirer qu'on l'eût trouvé parmi les vivants. —Avez-vous mis vos livres parmi les miens?—Je les avais mis entre deux chaises, mais ils n'y sont plus; je crains que quelqu'un ne les ait pris.—Resterez-vous long-temps ici?—J'y resterai jusqu'au soir.—Me le promettez-vous?—Oui, je vous le promets, à moins que vous ne sortiez avant sept heures.—Je ne sortirai pas à moins que le temps ne se remette au beau.—Quand N. met-il à la voile?—Lundi, pourvu que le temps se remette au beau.—Que pensez-vous de ces tableaux?—Je pense qu'ils sont bien peints.—Qui a mis ces lettres au net?—Je les ai mises au net, de peur que vous ne les pussiez pas lire.—Quel plaisir peut avoir ce médecin de vivre ainsi parmi les morts?—L'existence des médecins se passe entre les vivants et les morts.—Le temps s'est-il remis au beau?—Oui, et il fait très-beau.—Sortons-nous à présent?—Lorsque j'aurai mon habit.—Celui-ci ne vous va-t-il pas bien.—Il ne me va pas bien; la couleur ne m'en plait pas, et il n'est pas à la mode.—Que pensez-vous de celui-ci?—Je ne pense pas qu'il soit plus beau que l'autre.

50e. *Exercice.*

Quand vous promenez-vous?—Je me promène d'ordinaire au clair de la lune.—Ne te trompes-tu pas souvent?—Je ne me trompe pas si souvent que toi, et je ne trompe personne.—Vous portez-vous mieux aujourd'hui?—Je ne me porte jamais bien.—Vous vous portez aussi bien que moi, mais vous vous écoutez trop.—Vous égarâtes-vous dans le bois?—Oui. Nous nous somme égarés en sortant du carrefour, et nous eûmes beau faire, nous ne trouvâmes le chemin qu'après avoir été égarés deux heures.—Peut-être aurions-nous passé la nuit dans le bois, si un laboureur que nous rencontrâmes là, ne nous eût pas conduits jusqu'au chemin.—Pourquoi vous tourmentez-vous ainsi?—Je me tourmente parce que je n'ai pas de nouvelles de mon père.—Peut-être ses lettres se seront égarées.—Je ne le crois pas. Il sera peut-être fâché que je ne lui ait pas écrit aussi souvent qu'il le désirait.—Écrivez-lui, et dites-lui que comme vous avez des affaires par-dessus la tête, vous n'avez pas eu le temps de lui écrire.—Ce serait le tromper, je me garderai bien de le faire.—Je crois que cet imbécille se moque de nous.—Peu nous importe qu'il se moque de nous, si les sots se moquent des gens sensés; je me ris de ce qu'il dit.—À quelle heure vous levez-vous?—À la campagne je me lève de bon matin, parce que je me couche de bonne heure.—J'aime à sortir le matin et à faire un tour dans les prés.—À quelle heure le soleil se lève-t-il à présent?—Il se lève à quatre heures du matin, et se couche à huit heures du soir. Hier soir la lune se leva comme le soleil se couchait, et l'on peut dire que nous n'eûmes pas de nuit.—Pourquoi vous attristez-vous ainsi, madame?—Ce que vous me dîtes hier soir m'attriste beaucoup.—Allons! ne vous attristez pas davantage; ne parlons plus de cela.—Si vous ne vous moquiez pas de moi, je vous dirais une chose.—Je ne me moque jamais de personne.—La feue reine n'était-elle pas fort aimée?—Oui, elle était fort aimée, très-estimée et respectée.—Les œuvres de ces gens de lettres sont-elles très-estimées?—Je ne sais pas encore si elle le sont, mais je crois qu'elles le seront; car mon grand-père, qui est aussi un

homme de lettres, dit qu'elles sont très-bonnes.—Je ne crois pas que cet enfant ait été mordu par mon chien, car il ne mord que les mendiants.—Il ne fut pas mordu par un chien.—Non? Et a-t-il été guéri par le médecin?—On l'a mené à l'hôpital, et là on le guérit.—Comment le secret de votre frère fut-il découvert?—Il ne fut pas découvert; puis qu'il ne le dit à personne.—Je ne dis pas qu'il en ait parlé, je dis qu'il a été découvert par une autre personne.—Vous semble-t-il qu'il en soit ainsi?—On me l'a dit; mais qui sait si c'est vrai.

51ᵉ. *Exercice.*

Faut-il beaucoup étudier pour apprendre le français?—Oui, il faut étudier, mais il faut parler avec tous ceux qui le parlent.—Fallait-il dire la vérité à ce pauvre malade?—Il ne fallait pas la lui dire à lui, mais à son père.—Fallut-il le mener à l'hôpital?—Il ne fut pas possible de l'y mener, parce qu'il était trop malade.—Dites-moi; ne faudra-t-il pas répondre à la lettre du juge?—Il faudrait lui répondre si nous avions quelque chose à lui dire, mais nous n'avons rien à lui dire.—Pourquoi n'êtes-vous pas venu ici hier soir?—Pour que je vinsse il m'aurait fallu avoir fini ma tâche qui était fort longue; et quand je l'eus fini, il était trop tard.—Que voulez-vous que je dise à N. quand je le verrai?—Il faut lui dire de venir ici à huit heures du matin.—Faudra-t-il lui dire de mettre les lettres au net?—Non. Dites-lui de venir; cela suffira.—Vous faut-il un autre dictionnaire?—Il m'en faut un autre parce que j'ai perdu le mien.—Vous le faut-il aujourd'hui?—Il me le faut à présent même.—Que faudra-t-il dire au domestique?—Qu'il ne sorte pas ce matin avant de me parler.—Faudra-t-il que vous alliez à l'académie ce matin?—Il me faudra y aller pour parler au professeur.—Vous faudra-t-il lui donner le discours que vous avez écrit hier?—Il me faudra le lui lire.—Avez-vous à me parler?—J'ai à vous donner une commission?—Qu'aurai-je à faire?—Il faudra que vous alliez chez le ministre et que vous lui donniez ce papier.—Faudra-t-il que je le lui donne à lui-même?—Oui,

et que vous lui disiez que je le verrai ce soir au théâtre.—Est-il temps de diner?—Il n'est pas encore quatre heures, et vous savez qu'ici on ne dîne qu'à cinq heures.—Il serait à propos que je dinasse avant cinq heures, parce que j'ai affaire au ministre à cinq heures et demie.—Alors il sera bon que vous disiez à la cuisinière de nous donner à dîner à présent même.—Ne serait-il pas merveilleux de voir les hommes voler comme les oiseaux?—Jusqu'à présent nous ne l'avons pas vu, mais il ne serait pas impossible que nous le vissions un de ces jours.—Savez-vous si le juge a condamné le voleur?—Il serait bien juste qu'il l'eût condamné, et je crois qu'il est impossible qu'il ne le condamne pas.—Il serait à propos que N. me payât.—Il n'est pas surprenant qu'il ne vous paie pas; car les voleurs le volèrent hier soir, et ils lui prirent tout l'argent qu'il avait.—Est-il possible qu'ils l'aient volé!—Oui, monsieur; ainsi il lui serait impossible de vous payer.—Bien; mais ce n'est pas ma faute, et me faudra-t-il perdre mon argent?

52ᵉ. *Exercice.*

Que vous est-il arrivé?—Il ne m'est rien arrivé de mal.—Ne leur est-il pas arrivé de s'égarer dans le bois?—Il se peut qu'ils se soient égarés, mais je ne le sais pas.—Est-il possible que vous ne le sachiez pas quand tous vos amis le savent.—Il se pourrait que vous vous trompassiez; car il parait que ni Pierre ni Antoine ne l'ont su.—De quoi s'agit-il à présent; de la paix ou de la guerre?—Il parait qu'il s'agit de la guerre.—Vous convient-il d'être si ambitieux?—Moi, j'aime à avoir de l'ambition, et je crois qu'il convient que l'homme en ait un peu.—Voyons, messieurs! de quoi s'agit-il?—Il s'agit de savoir s'il est bon que l'homme ait de l'ambition.—Je me souviens que j'ai entendu dire à un certain monsieur très-sensé, que l'homme sans ambition est pareil aux eaux stagnantes.—Aux eaux stagnantes! est-il possible de croire une telle sottise?—Il se peut que ce soit une sottise, et il ne servirait de rien que je disse que je ne pense pas comme vous; car vous ne m'écouteriez pas.—Oui, nous

vous écouterons avec beaucoup de patience.—Non; il vaut mieux me taire.—Nous sommes fâchés que vous ne nous donniez pas une raison quelconque.—Et si je vous donne une raison, que s'en suivra-t-il?—Il s'en suivra que nous serons satisfaits.—Avez-vous réussi dans votre entreprise? —Je n'ai pas obtenu tout ce que je voulais.—Il ne tient qu'a vous de l'obtenir.—J'ai obtenu une chose très-importante, mais je n'ai pas encore réussi à parler au ministre.—Il ne tiendra qu'à vous de lui parler demain.—N. reussit dans tout ce qu'il entreprend.—S'il réussit dans toutes ses entreprises, s'en suit-il que nous réussissions dans les nôtres? —Pas toujours; mais quand il ne tient qu'à nous, pourquoi ne réussirions-nous pas?—Pourquoi?—Parce que le ministre n'est pas notre ami.—Avez-vous entendu du bruit?—Oui, j'ai entendu le tonnerre au loin.—Il pleut, il tonne, et les nuages paraissent chargés de pluie.—Je crois que la foudre est tombée sur la tour.—Neige-t-il?—Non, il grêle. —Avec quelle impétuosité les nuages courrent!—Il fait des éclairs, il tonne, il grêle et il pleut à verse.—Mon Dieu! quel effroyable orage!—Fait-il bien froid à présent?—Il ne fait pas très-froid, mais il bruine, et ce matin la gelée blanche couvrait tous les prés.—Hier la rivière était couverte de glace, et, à la lumière du soleil, elle paraissait d'argent.—Nous allons avoir bien froid, car avec le vent qui et me faudra-t-il perdre mon argent?

53e. *Exercice.*

Êtes-vous sorti ce matin?—Je suis allé vous voir, mais je ne suis pas arrivé à temps: vous veniez de sortir.—Jusqu'où sont allées ces dames?—Elles sont allées jusqu'au moulin, mais elles ne sont pas arrivées jusqu'au pont.—Sont-elles venues par la grande route?—Quand je les ai aperçues, elles allaient par le sentier qui mène du moulin au bois.—Sont-elles parvenues à trouver leur chemin?—Nous le saurons quand elles seront arrivées.—D'où cette pierre est-elle tombée?—Elle est tombée de la tour.—Où ces enfants sont-ils nés?—Les deux garçons sont nés à

Madrid; mais les deux petites filles sont françaises: elles sont nées à Paris.—Je ne vois pas un seul habitant dans ce petit village, que sont-ils devenus?—Ils sont tous morts de la fièvre tierce.—Sont-ils tous décédés?—Tous; tout le village est devenu le séjour de la mort.—Savez-vous ce que sont devenus Louis et Pierre?—Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, et vous?—Moi, je le sais: Louis est devenu peintre, et Pierre a obtenu un bon emploi.—Dans quelle année sont nés ces jumeaux?—En 1850.—L'orage est-il passé?—Il est passé, mais il pleut encore.—Où le domestique est-il entré?—Il est sorti de la salle, (il) a monté l'escalier, (il) est entré dans ma chambre, et il a sorti mes hardes du coffre.—Les a-t-il descendues?—Il n'a pas descendu les hardes, mais le coffre.—Quand est-il descendu?—Il est descendu sur-le-champ.—Comment avez-vous passé la nuit?—Je l'ai passée sans dormir.—Quoi! vous avez passé toute la nuit sans dormir!—Je l'ai passée avec un malade.—Et cela vous a convenu?—Oui, monsieur.—Sortirons-nous à présent. Vous m'avez promis que nous sortirions ensemble ce matin.—Puisque nous en sommes convenus, sortons.—Connaissez-vous ces deux gentilshommes?—Le plus grand est le même à qui le ministre donna deux blanc-seings.—Savez-vous que l'orage a brisé les arcs-boutants et les garde-fous du pont.—Comment le savez-vous?—Hier j'allai faire un tour à la campagne. Il pleuvait encore au loin.—J'aperçus deux arcs-en-ciel au moment où le soleil se couchait derrière la montagne; trois porcs-épics sortirent du bois, et se mirent à courir lorsqu'ils m'aperçurent. Je vis beaucoup de belles-de-nuit, mais leurs fleurs n'étaient pas encore ouvertes.—J'arrivai au pont, et je vis qu'arcs-boutants et garde-fous étaient brisés. Je fis le tour du village, et je vis beaucoup de choux-fleurs dans les jardins, et les basses-cours pleines de volaille. J'ai perdu mes deux passe-partout et mes porte-crayon d'or.—Je n'aime pas les entresols.—Ces tableaux-là sont des chefs-d'œuvre.

54e. *Exercice.*

Aimez-vous à converser avec ces professeurs?—La conversation des hommes instruits me plait toujours.—Le ravage produit par l'orage fut-il bien grand?—La destruction fut fort grande: on ne voyait que des maisons détruites, des champs ravagés, des arbres tombés par terre; excepté le moulin et le pont, tout fut détruit près des bords de la rivière.—Passé cette heure, irons-nous voir le juge?—Le fait est que je ne pourrai pas aller avec vous aujourd'hui.—Je suis perdu si vous ne venez pas avec moi.—J'irai avec vous demain, serez-vous satisfait?—Satisfait, oui, mais je suis convaincu qu'il vaudrait mieux le voir aujourd'hui même, car tant d'heures perdues m'exposent à perdre ma cause.—Que vous fait cela?—Que me fait cela! dites-vous? —Cela me fait perdre plus de cinq cents francs.—Ils ne seront pas perdus: j'irai avec vous.—Je vous en serai très-reconnaissant.—Les personnes que vous avez instruites ont profité de vos leçons.—Tous les élèves que j'ai eus ont fait des progrès.—La mort que Lucrèce s'est donnée l'a immortalisée.—Avez-vous réussi dans les affaires que vous avez entreprises?—Vous devez le savoir, puis que vous avez participé aux profits que j'ai faits.—Les marchandises que vous avez reçues sont-elles chères?—Je ne les ai pas payées très-cher.—Les avez-vous toutes vendues?—Je n'en ai vendu que la moitié.—Avez-vous écrit toutes les lettres?—Je ne les ai pas encore finies.—Avez-vous lu les lettres que Pierre et Jean se sont écrites?—Ils se sont écrit beaucoup de lettres, et je ne les ai pas toutes lues.—Combien d'oiseaux avez-vous tués?—J'ai tué six oiseaux et un lièvre.—Ainsi, les grandes chaleurs qu'il a fait, ne vous ont pas empêché de chasser.—Connaissez-vous la dame que nous avons entendue parler au général?—C'est la même que nous avons vue peindre.—Les lettres que vous avez laissées sur la table, je les ai fait mettre au net.—Avez-vous pris les mesures que je vous avais dit de prendre?—J'en ai pris quelques-unes.—Et l'affaire réussit-elle?—Elle réussit comme je l'avais pensé.—La grammaire que vous n'avez pas voulu acheter est très-bonne, mais les dictionnaires que vous

m'avez vendus ne sont bons à rien.—Les soldats que nous avons vus partir ont tué tous les chiens du village.—Vous ferez-vous faire d'autres habits?—Je me les suis déjà fait faire.—Qui vous les a faits?—Deux tailleurs allemands que vous aurez vus sortir de ma chambre à présent même.—Je les ai entendus descendre, mais je ne les ai pas vus.—Ces professeurs se sont proposé de nous enseigner à parler.

55e. *Exercice.*

Avez-vous pris votre leçon d'allemand?—Je n'apprends pas l'allemand, mais je prends des leçons de français.—De qui prenez-vous leçon?—Un monsieur français me donne leçon tous les jours.—Que prenez-vous sur la table?—Je prends mon livre de fables.—Pourquoi le prenez-vous?—Je le prends pour étudier.—D'où vient le général (d'où le général vient-il)?—Il vient de Rome et il va à Madrid.—Lui avez-vous parlé de mon frère qui était à Rome quand le général revint en France?—Le général m'en parla; il dit qu'il veut revenir à Paris.—Il ne peut pas revenir ici jusqu'à ce que je retourne à Rome.—Comptez-vous y retourner?—Je crois que je ne tarderai pas beaucoup.—Avez-vous écrit votre lettre?—Oui, monsieur, et je l'ai pliée; mais je ne l'ai pas encore cachetée, parce que je n'ai pas de pains à cacheter.—Avez-vous mis l'adresse?—Oui, monsieur, il ne manque plus qu'à la cacheter.—Quand me rendrez-vous l'argent que je vous ai prêté?—Je ne puis tarder à vous le rendre, car je vais en recevoir de mon oncle; lorsque je le recevrai, je vous paierai.—Retournez-vous déjà chez vous?—Oui; mais je reviendrai par ici ce soir.—Aimez-vous les maisons de brique?—Je préfère celles de pierre ou de marbre.—Cette meunière est-elle contente de son moulin à vent?—Elle est bien aise de l'avoir, parce que le moulin à eau dans lequel elle demeurait est sur le point de tomber par terre.—Savez-vous que je viens d'acheter une machine à vapeur?—N'étiez-vous pas content de l'autre.—L'autre n'était bonne à rien; je l'avais achetée malgrè mon oncle, qui disait qu'elle était très-mauvaise.—

Êtes-vous à votre aise dans cette maison-là?—Oui, j'y suis à mon aise.—J'en suis bien aise.—Qu'alliez-vous faire quand je suis entré?—J'étais près de sortir; mais puisque vous êtes ici, je ne sortirai pas: je suis bien aise que vous soyez venu.—Moi aussi, je suis bien aise de vous avoir trouvé, parce que je viens vous chercher; et si vous êtes prêt à sortir, sortons sur-le-champ.—Que pensez-vous de cette dame?—D'abord j'ai admiré sa beauté, sa modestie me plut ensuite, son mérite m'enchanta après.—Comment les ennemis se conduisirent-ils dans ce pays-là?—Très mal. Ils jetèrent toutes les maisons par terre; édifices, palais, tout fut abattu, et ruiné de fond en comble: à présent on n'y voit partout que des ruines.—À qui est le palais de marbre qu'on est à bâtir à droite du village?—Au général S. qui est devenu tout-à-coup si gros qu'il ne sort plus de la maison (de chez lui).—Voyons! finirez-vous aujourd'hui?—Je finis en un clin d'œil, et nous sortirons ensuite. —Enfin, j'ai fini!—J'en suis bien aise.

56e. *Exercice.*

Étudiez-vous la géographie et l'histoire quand vous étiez au collége?—Je n'apprenais ni la géographie ni l'histoire; j'étudiais les sciences et les beaux-arts.—Ce négociant n'a-t-il pas beaucoup d'or et d'argent?—Oui, mais ni son or ni son argent ne le rendent heureux, parce que son ambition le rendra toujours malheureux.—Combien étaient-ils, tant hommes que femmes?—Il y avait plus de vingt personnes, tant hommes que femmes et enfants.—Savez-vous les nouvelles?—Oui, je les sais.—Puisque vous les savez, je n'ai rien à ajouter, si ce n'est que je ne les crois pas.—À quelle heure vous rendrez-vous là?—Je m'y rendrai à trois heures ou bien à quatre.—Soit qu'il écrive, soit qu'il lise, il le fait toujours en dormant.—Ajoutez-vous foi à ce que dit ce philosophe?—Que dit-il?—Qu'il conserve toujours la même égalité d'âme soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune.—Qu'avez-vous à ajouter à ce que vous avez dit?—Rien, sinon que je veux que cela soit ainsi.—Je ne puis pas

lui pardonner à moins qu'il ne me demande pardon.—Cependant s'il ne vous demande pas pardon, que ferez-vous? —En cas qu'il ne le fasse pas, je ne lui pardonnerai pas.—Que dîtes-vous à ce pauvre qui vous demandait l'aumône? —Je lui dis: je ne puis rien pour vous.—Cependant vous aviez de l'argent.—Non, je n'en avais pas; mais quand même j'en aurais eu, je ne lui aurais pas donné un sou.—Quoi qu'il se soit rendu ridicule, cependant il n'est pas étourdi.—Vous rendrez-vous chez moi aujourd'hui?—Pourvu que vous ne sortiez pas, j'irai vous voir.—En cas que je ne sois pas dans ma chambre, vous me trouverez dans la salle.—Vous souvenez-vous de ce que vous dit le ministre?—Oui, mais c'est à savoir s'il remplira sa promesse.—Et s'il ne la remplit pas, que ferez-vous?—Quoiqu'il en soit de ce qu'il fera, j'en courrai les risques.—Quoique vous soyez fondé dans vos prétentions, évitez les procès.—Que pensez-vous de ces parvenus?—La plupart des parvenus sont fiers: d'ailleurs ils sont brutaux et insolents.—Quel avantage remporte-t-on du collége?—L'avantage qu'un jeune homme remporte du collége, c'est au moins de bien savoir sa langue.—Méfiez-vous de la fortune, car elle est inconstante.—Comme vous avez obéi à l'honneur, soyez ferme dans l'infortune.—Vous dites que je dois aimer ce qui est aimable; or Louise est aimable, donc je dois l'aimer. —Je ne veux pas que Jean parle de crainte qu'il ne dise une sottise.—Rompez avec les factieux, de peur qu'on ne soupçonne que vous pensez comme eux.—Elle fit le bien tant qu'elle vécut.—Quand mon père vint-il ici?—À peine veniez-vous de sortir qu'il entra.—Et que vous dit-il?—Après qu'il m'eut parlé de l'affaire que vous savez, il se rendit chez mon oncle.

57e. *Exercice.*

Ne sont-elles pas encore venues?—Non, monsieur.—Vraiment elles l'ont pris à leur aise.—Comme sa tante l'aime tant, à ce qu'il parait, et qu'elle ne l'a pas vue depuis qu'on l'a menée à Guadalajara.—Oui. Je ne dis pas qu'elle ne la vît pas; mais une demi-heure de visite et quatre

larmes, et tous était fini.—Je ne comprends pas la cause d'une si grande retraite.—Ici, tout le monde me connait, et j'ai voulu que personne ne me vît.—Finissons-en; qui se marie?—C'est moi qui me marie.—Voyez donc quelle idée! La marier à mon neveu! Non, monsieur, qu'il étudie ses mathématiques.—Sais-tu combien je suis fâché contre lui?—Eh bien, qu'a-t-il fait?—Une des siennes. Le trois juillet il partit de la maison, et à la fin de septembre il n'était pas encore arrivé sous ses drapeaux. Ne te parait-il pas que pour courir la poste, c'est aller bien vîte?—Peut-être sera-t-il tombé malade en chemin.—Rien de cela. De folles amours de monsieur l'officier. S'il rencontre une paire d'yeux noirs, c'est un homme perdu.—Enfin nous voici.—Ha! quel escalier!—Soyez les bien venues, mesdames.—Ainsi, à ce qu'il parait, vous n'êtes pas sorti?—Non, madame; après, plus tard, je ferai un tour par là. J'ai lu un instant, j'ai essayé de dormir; mais dans cette auberge on ne dort pas.—Entrons-nous, ou restons-nous ici?—À présent, enfant, je veux me reposer un instant.—Voulez-vous que je vous fasse une révérence à la française, monsieur?—Oui, mon enfant, voyons? Gracieuse enfant! Certes c'est un plaisir d'avoir des enfants comme celle-là.—Ha! monsieur, ils donnent bien du tracas; mais c'est une grande consolation.—Ainsi, je suppose que nous partirons de bonne heure demain matin.—Rien ne s'y oppose. À l'heure qu'il vous plaira.—Sur les six heures, hein? Nous aurons le soleil au dos.—Moi aussi, je considère ma réputation, et puisque je suis venu, je suis sûr que je ne fais pas faute.—Un officier fait toujours faute à ses soldats. Le roi l'a là pour qu'il les instruise les protège et qu'il leur donne des exemples de subordination et de vertu. Ce que je veux, ce n'est pas vous voir tous les huit jours; mais savoir que vous êtes un homme raisonnable, et que vous remplissez votre devoir.—Ce qu'il vous faut faire à présent, c'est d'aller à l'auberge hors des murs. Vous ne devez pas coucher ici. Portez tout en bas.—C'est là ce qu'on appelle bien élever une fille: lui enseigner à démentir et à cacher avec une perfide dissimulation les passions les plus innocentes. On les juge honnêtes lorsqu'on les voit instruites

dans l'art de se taire et de mentir.—Comme je sortais de la porte, je les vis au loin. Je commençai à crier et à faire des signes avec mon mouchoir; ils tournèrent bride, et ils sont en bas.—Où as-tu été depuis que nous ne nous sommes vus?—Dans l'auberge hors des murs.—Et tu n'en es pas sorti, hein?—Si fait, monsieur, je suis entré dans la ville.—(MORATÍN, *El Sí de las niñas.*)

58e. *Exercice.*

Ainsi donc, Mons. Emmanuel, quoi qu'en effet vous soyez mon frère ainé, je ne pense suivre ni vos conseils ni vos exemples. Je ferai ce qu'il me plaira, et rien de plus: je me trouve parfaitement bien de le faire.

Très-bien; mais tu donnes lieu à ce qu'on se moque de toi.

Et qui se moque? Des insensés comme toi.

Mille remercîments du compliment, seigneur don Manuel.

Eh bien! que disent ces graves censeurs? Que trouvent-ils en moi qui mérite leur désapprobation?

Ils désapprouvent la rusticité de ton caractère; cette rudesse qui t'éloigne du commerce et des plaisirs honnêtes de la société; cette extravagance qui te rend si ridicule dans tout ce que tu penses, dis et faits, et jusque dans ta manière de te mettre tu te singularises.

En cela ils ont raison, et je sais combien j'ai tort de ne pas suivre ponctuellement ce que commande la mode; de ne pas me proposer pour modèle aux jeunes évaporés, aux têtes à l'évent et aux damoiseaux. Si je faisais ainsi, je suis bien sûr que mon frère aîné m'applaudirait: car, grace à Dieu, je le vois s'accommoder ponctuellement de toutes les folies qu'adoptent les autres.

C'est une singulière tâche celle que tu as prise de me rappeler si souvent que je suis vieux. Je suis si vieux, que je l'emporte de deux ans sur toi; je suis entré dans ma quarante-cinquième année, et toi dans ta quarante-troisième.

Dans ce qu'elle a dit je ne trouve pas de motifs à me fâcher; et tout bien considéré, elle ne manque pas de raison. Son sexe à besoin d'un peu de liberté, Mons. Grégoire, et la rigueur excessive n'est pas propre à le contenir. La vertu des épouses et des filles ne se doit ni à la vigilance la plus soupçonneuse, ni aux jalousies, ni aux verroux. Une femme serait bien peu estimable, si elle n'était honnête que par nécessité et non par choix. C'est en vain que nous voulons diriger sa conduite, si, avant tout, nous n'essayons pas de mèriter sa confiance et son affection.

Comme tu voudras. Mais j'insiste en ce qu'il faut instruire la jeunesse avec le sourire sur les lèvres, reprendre sés défauts avec une très-grande douceur, faire qu'elle aime la vertu, et qu'a son nom elle ne s'effraie pas.—(MORATÍN, *La Escuela de los Maridos.*)

59e. *Exercice.*

Ainsi donc vous voyez le contre-temps qui vous arrive. Croyez-moi, Monsieur mon voisin, cessez de tirer votre poudre aux moineaux. Elle m'aime, elle est fort sage; vous, elle ne peut vous voir même en peinture; ainsi le mieux est une bonne retraite.

C'est vrai: votre mérite est un obstacle invincible. Enfin je vois que c'était une folie d'aspirer à l'affection de dona Rose, vous ayant pour rival.

Vous savez bien ce que je veux dire, ne faites pas l'ignorant, comme c'est votre habitude. Je vous croyais un homme plus raisonnable, et, dans cette opinion, je vous ai traité avec la plus grande douceur; mais, homme du bon dieu! comment peut-on, sans bondir de colère, souffrir ce que vous faites?

Et qui vous a donné des nouvelles si contraires à la vérité, seigneur don Grégoire?

Revenons-nous encore à la même chanson? Rose me les a données.

Léonor! Ma sœur! J'attends de ton bon cœur que tu me pardonnes l'audace avec laquelle je me suis servie de ton

nom pour faire réussir mes artifices. L'exemple de ta grande vertu aurait dû me contenir; mais, ma sœur, tu sais bien quel sort différent nous avons eu toutes les deux.

Je le reconnais, Rose. Le choix que tu as fait ne me parait pas inconsidéré; je blâme seulement les moyens dont tu t'es servie. Tu as une bonne excuse, mais tu en as grand besoin.

Tout ce que tu diras est certain; mais . . . (Se tournant vers D. Grégoire) vous, vous êtes la cause de tant d'erreur. . . . Je n'oserais pas me présenter devant vous à présent, si je n'étais pas bien sûre qu'en tout ce que je viens de faire, je vous sers quoique je vous déplaise. . . . L'aversion que vous parvîntes à m'inspirer est bien loin de cette douce amitié qui unit les âmes pour les rendre heureuses. . . . Peut-être m'accuserez-vous de légèreté; mais il se pourrait que demain vous eussiez été vraiment malheureux, si j'étais moins honnête.

Elle a raison; et vous devez lui être reconnaissant de l'honneur qu'elle vous conserve, et de la tranquillité dont vous pourrez jouir désormais.

Non, je ne puis sortir de mon étonnement! . . . Une ruse si infernale confond mon jugement: il est impossible que Satan en personne soit capable d'une plus grande perfidie, que celle de cette maudite femme. . . . Moi, j'aurais mis les mains au feu pour elle. . . . Ah! après ce qui m'arrive, malheur à celui qui se fie à aucune!—(MORATÍN, *La Escuela de los Maridos.*)

60e. *Exercice.*

Voici mon intention; prouver que, quiconque a dit que cette comédie contient des irrégularités absurdes, est un novice acéphale; et je vous assure que devant moi, personne n'aurait osé proférer une telle assertion.

Eh bien, moi, devant vous je la profère, et je vous dis que, par ce que monsieur en a lu, et puisque c'est vous qui l'approuvez, j'en infère que ça doit être une chose détestable: que son auteur sera un homme sans principe ni

talent, et que vous, vous êtes un érudit à la violette, présomptueux et fastidieux à n'en pouvoir plus. Adieu, messieurs.

Cependant, ce que monsieur en a lu lui a paru fort bien.

À monsieur, cela lui a paru fort mauvais; mais c'est un homme de bonne humeur, et il aime à se divertir. Moi, je plains vraiment le sort de ces écrivains qui abrutissent le vulgaire avec des œuvres monstrueuses et déréglées; dictées plutôt par le besoin et la présomption, que par le génie. Je ne connais pas l'auteur, ni ne sais qui il est; mais vous, à ce qu'il parait, vous êtes de ses amis: dites lui, par charité, qu'il cesse d'écrire de telles extravagances: il en est temps encore, puisque c'est la première œuvre qu'il publie; que le mauvais exemple de ceux qui s'entichent à écrire à prix fixe ne le trompe pas; qu'il suive une autre carrière dans laquelle, au moyen d'un travail honnête, il pourra subvenir à ses besoins et assister sa famille, s'il en a une. Dites-lui que le théâtre espagnol abonde en médiocres et plats auteurs qui le remplissent de pièces ridicules; que ce dont il a besoin, c'est d'une réforme fondamentale dans toute ses parties; et que tant qu'elle n'aura pas lieu, les hommes de génie que possède la nation, ou ne feront rien, ou ils ne feront que ce qu'il suffira pour faire voir qu'ils savent écrire, mais qu'ils ne veulent pas écrire.

Sénèque a bien raison de dire dans sa dixième Épitre que. . . .

Dans toutes ses Épitres, Sénèque dit que vous êtes un pédant ridicule, que je ne puis supporter. Adieu, messieurs.

Moi, pédant!

Comme il se connaîtra en comédie, lui qui dit que la conclusion du second acte est mauvaise!—(MORATÍN, *La Comedia Nueva.*)

(85)

FIN.